

## I - ROBERT ET SES FILS

- Est-ce que Mamette a apporté les pots de miel et de confiture ?

Robert regarde avec fierté ce grand gaillard qui rentre tel un ouragan. Son fils aîné lui ressemble vraiment beaucoup avec sa carrure athlétique et son regard noir et perçant. Comme lui, il a la passion du rugby et comme lui également, il ne s'embarrasse pas de formules de politesses inutiles.

Juste une accolade virile, plus par habitude que par sentiments mais Robert ne s'en formalise pas, ce qui compte, c'est la valeur morale de son fils. Il sait que celui-là est fiable et solide comme un roc et qu'en toutes circonstances, il peut compter sur lui.

Didier, la trentaine tempétueuse, n'est pas un solitaire. Célibataire endurcit, ce n'est pas par manque de conquêtes qu'il n'a pas fondé de foyer. Bien au contraire, c'est pour ne pas se priver de cette liberté qui lui permet de papillonner à son gré, au fil de ses rencontres.

Il ressemble en tous points à son père, même physique, même caractère. Lorsqu'il était enfant, son père était son idole. Il faut dire que dans sa jeunesse, Robert faisait partie de la célèbre équipe de Béziers qui a fait les heures de gloire du stade de Saucières. Aussi, dès son plus jeune âge, Didier a intégré le club de rugby local et bien entendu, Robert qui ne pouvait plus pratiquer le sport de haut niveau, suite à un grave accident, s'est investi dans l'encadrement des équipes et plus particulièrement dans l'entraînement de celle dans laquelle son fils évoluait.

En grandissant, le garçon marchait sur les traces de son père ; il voulait lui ressembler et devenir aussi célèbre que lui. Lui qui n'aimait pas particulièrement l'école, a fait des efforts surhumains pour pouvoir être admis en section sport étude à Béziers et ainsi faire partie de cette équipe mythique même si, depuis quelques années, l'équipe de rugby de Béziers n'est pas aussi glorieuse que celle des années 1970.

Bien que les études ne soient pas son point fort, Didier a tout de même fini par décrocher un diplôme d'animateur sportif ainsi que des brevets de secourisme.

Mais surtout, il faisait enfin partie de l'équipe des cadets puis des juniors. Enfin il a joué en Reichel. Les matchs, les déplacements, cette vie tourbillonnante lui plaisait et surtout les filles qui considèrent ces garçons comme des demi-dieux.

Robert n'était pas très regardant sur les résultats scolaires de son fils aîné, ce qui comptait, c'était sa bonne progression au rugby.

A dix sept ans, Didier avait de l'énergie à revendre. Juste un peu pour les études mais tout pour le rugby et le reste pour les filles. Il n'avait pas besoin de se prendre la tête pour draguer ; c'était les filles qui venaient lui faire des avances et lui, il piochait allègrement dans le tas n'ayant pas le moindre état d'âme à sortir avec plusieurs copines à la fois.

C'était la belle vie et il la croquait à pleines dents, ne se souciant pas du lendemain. A force de travail et de sacrifices, il a enfin atteint son but : faire partie de l'équipe première. Là, c'était du sérieux, les entraînements, la mise en forme, un régime alimentaire

draconien, les cours théoriques, beaucoup d'engueulades et de déceptions.

Beaucoup d'espoirs et de désillusions aussi. Didier est un battant, il s'accrochait pour ne pas décevoir les entraîneurs et les sélectionneurs. Il a souvent fait partie des sélectionnés mais ne jouait pas aussi souvent qu'il l'aurait souhaité, étant trop souvent à son goût, sur le banc des remplaçants.

Le jeune homme a ainsi passé quinze années de sa vie à se consacrer exclusivement à sa passion puis un jour, il y a deux ans alors qu'il était tout juste âgé de vingt huit ans, ce qui est relativement jeune pour un joueur de rugby de haut niveau, il a tout abandonné pour revenir vivre au village. Il était tellement immergé dans son sport, qu'un jour, il s'est rendu compte qu'il passait à côté du reste, qu'en fin de compte, ses relations n'étaient que superficielles et qu'il avait besoin de quelque chose de plus profond, qu'il ne s'intéressait à rien d'autre qu'au rugby et qu'il avait peut être des choses à vivre à côté.

Surtout, il venait de comprendre qu'il ne connaîtrait jamais la même gloire que son père. Peut-être n'était-il pas aussi bon joueur que lui mais surtout, ce n'était plus la même époque. Quand il était petit, il ne se lassait pas d'écouter les récits que son père lui faisait ; lorsque l'équipe de rugby de Béziers gagnait le bouclier de Brennus. Les allées Paul Riquet étaient noires de monde et une marée humaine acclamait les joueurs. Ils étaient portés en triomphe et accueillis en héros à la mairie.

Sûr qu'une pareille époque n'est pas près de revenir dans l'immédiat.

Bien entendu, Didier continue de jouer au rugby mais dans une équipe aux dimensions plus modestes et à son tour, il est devenu entraîneur.

Dans un village aussi reculé que Mourèze, il est une vedette locale, de même qu'à Clermont l'Hérault et dans les villages environnants. Bel homme et dégageant un charme irrésistible au sourire ravageur, il continue de collectionner d'innombrables conquêtes, alors que ferait-il à s'encombrer de femme et enfants avec la vie qu'il mène ?

Bien surpris serait celui qui pense que dans cet arrière-pays austère, la vie est monotone et sans horizon. Didier est un homme de la nature et ses journées sont amplement occupées entre ses vignes, la chasse, les champignons et quelquefois la pêche.

Ce n'est certes pas une grosse exploitation qu'il possède. Il a repris les vignes de son père qui lui-même les tenait de son propre père. Elles ne lui rapportent pas grand-chose mais il est fier de produire un bon petit vin. Il faut dire qu'elles sont bien exposées ; ce sont des vignes de coteaux et situées plein ouest ce qui dans cette région très vallonnée est un avantage, le soleil disparaissant rapidement derrière les collines, de l'automne au printemps. De toute façon, ce qui importe, c'est d'avoir le maximum d'ensoleillement en été, lorsque les grappes sont bien formées. Compte tenu de la topographie des lieux, il ne possède qu'un tout petit tracteur qui peut se faufiler sur les pentes escarpées sans risque de se retourner s'il lui arrivait malencontreusement de rouler sur un rocher.

Chaque jour, avant même qu'il fasse grand jour, accompagné du chien, il se rend sur ses parcelles pour

apporter tous ses soins à ses cultures. Il traite, il taille, il nettoie, il vérifie... il a la réputation d'être un peu tatillon mais le résultat est là, ses vignes sont toujours bien classées.

Après un solide petit déjeuner pris en compagnie de son père, de son frère et de la Mamette, il retourne au grand air, soit de nouveau dans ses vignes ou lorsque c'est la saison, il va à la chasse ou aux champignons. De rare en rare, il accompagne des copains à la pêche mais ce n'est pas trop son truc, il ne supporte pas de rester trop longtemps sans bouger.

Mais la plus grosse partie de ses après-midi et de ses soirées, il la consacre au rugby. Il faut quand même être un brin fêlé pour se rendre trois fois par semaine à Servian, en tant qu'entraîneur des cadets. Plus de soixante kilomètres sur des routes secondaires les trois quarts du temps de nuit. Sans compter les matchs et les déplacements ; il est persuadé qu'aucune femme n'accepterait qu'il soit sans cesse au rugby et trop peu à la maison.

Il se souvient de sa mère, toujours seule à la maison lorsqu'il était un tout petit garçon. Cette brave Maria ne disait rien, ne se plaignait jamais. Elle était très amoureuse de son mari qu'elle voyait toujours comme le demi dieu qui l'avait ébloui et à qui elle avait naïvement offert sa virginité, ne sachant pas alors, qu'elle n'était qu'une conquête parmi tant d'autres. Il se passait quelque fois plus de dix jours avant que Robert ne revienne à la maison et le petit Didier ne se lassait pas d'écouter son père lui raconter ses matchs et ses déplacements. Déjà, il savait qu'il marcherait un jour sur ses traces. Il n'en doutait pas. Mais le petit garçon qu'il était savait que sa

mère souffrait des trop longues absences de son mari. Maria se doutait bien des infidélités de son époux mais elle savait que c'était elle qu'il aimait et que c'était auprès d'elle qu'il revenait dès qu'il le pouvait.

Même s'il ne souvenait pas d'avoir entendu la moindre scène de ménage à la maison, Didier s'était promis de ne pas imposer ce genre de vie à une femme et c'est pour cette raison qu'il n'envisage pas de vivre en couple avant d'avoir un peu ralenti ses activités. Il se doute bien que d'ici une dizaine d'années, il songerait à passer le flambeau à de plus jeunes entraîneurs ; il sera encore jeune et toujours à même de penser à fonder un foyer.

Il faut avoir une passion dans la vie pour pouvoir comprendre que l'on puisse y consacrer tout son temps. Une femme, en dehors de sa maison et de ses enfants, éventuellement de sa vie professionnelle, rêve d'un minimum de vie de famille auprès de son époux. Didier le sait bien et c'est justement pour éviter de faire une malheureuse qu'il ne s'est pas marié. Pour le moment, il n'envisage même pas de vivre maritalement car le problème serait identique.

Dans la cuisine où il s'affaire à la préparation du petit déjeuner, Robert se souvient de cette époque heureuse et insouciante où lui aussi menait la même vie mais il faut reconnaître qu'il avait été moins raisonnable que son fils. Moins raisonnable ou plutôt moins prudent. En dehors du rugby, Robert avait une autre grande passion, c'était les filles. Il était beau, sympathique, sportif et savait bien parler ou plutôt, leur dire ce qu'elles avaient envie d'entendre et que naïvement, elles

croyaient. A l'époque, il faisait partie de la grande équipe de Béziers et comme tous les autres joueurs, les filles étaient nombreuses à se disputer ses faveurs et il ne se privait pas d'en profiter. Il lui arrivait même fréquemment de sortir avec plusieurs jeunes filles en même temps sans en éprouver le moindre état d'âme. S'il n'y avait pas eu l'accident avec Maria et qu'il soit contraint de se marier, il aurait probablement profité encore longtemps de cette vie dissolue.

Il comprenait donc parfaitement que son fils ne soit pas pressé de fonder une famille, d'autant que de nos jours, les filles sont plus prudentes en matière de contraception.

Au village, Robert avait fait figure d'exception ; tous ses copains étaient mariés et pères de famille depuis longtemps déjà et lui ne s'était marié qu'à trente ans lorsque Maria lui avait annoncé qu'elle était enceinte. Il avait mal pris ce qu'il considérait comme un piège mais en homme d'honneur, il s'était empressé de régulariser la situation et tout compte fait, il avait été heureux et fier à la naissance de son fils.

Ses nouvelles responsabilités ne l'ont cependant pas empêché de poursuivre encore sa passion pour le rugby et la brave Maria, très amoureuse de lui, lui avait laissé toute liberté. Il avait donc continué encore quelques années à jouer à l'A.S.B., ne revenant que par intermittence à Mourèze mais il aimait sincèrement sa jeune épouse et il était littéralement fou de son fils qui lui ressemblait trait pour trait.

Finalement, il ne regrettait rien. Il avait été particulièrement heureux en ménage. Maria s'occupait de la maison et du bébé. Elle avait confiance en lui et ne lui

posait d'ailleurs jamais aucune question sur ce qu'il faisait lorsqu'il restait plusieurs jours à Béziers ou en déplacement. Même si elle avait des doutes sur les quelques écarts de conduite qu'elle soupçonnait de la part de son époux, elle n'y a jamais fait allusion et est restée amoureuse de lui jusqu'à son dernier jour.

De quoi se plaindre ? Cinq ans plus tard, elle avait donné naissance à Michel, aussi blond que Didier est brun, d'immenses yeux bleus, un visage d'ange avec sa toison bouclée d'or auréolant son visage candide.

Robert aimait sans distinction ses deux fils mais il ne pouvait s'empêcher d'être plus proche de Didier qui en grandissant, lui ressemblait également au niveau du caractère.

Si la vie était heureuse, l'argent par contre, manquait cruellement à la maison. Lorsqu'il jouait en équipe première, Robert gagnait bien sa vie entre son salaire et les primes de matchs mais il n'était pas d'un naturel prévoyant et n'avait pas pensé à se constituer une cagnotte conséquente pour l'après A.S.B. Il a longtemps gardé cette insouciance qui lui faisait changer régulièrement de voiture. Toujours des voitures de sport, décapotables de préférence, dans lesquelles il frimait et s'affichait avec les plus belles jeunes filles du biterrois. Il y avait aussi les vêtements et les sorties au restaurant ou en boîte de nuit. Lorsqu'il était à Mourèze auprès de sa famille, il redevenait lui-même, c'est-à-dire un garçon aimant et proche de sa famille, vivant sans excès mais dès qu'il retournait à Béziers, il était de nouveau pris dans le tourbillon de la vie facile et superficielle.

Après avoir cessé de faire partie de l'élite à la suite d'une sérieuse blessure, et avec son caractère

indépendant, il n'avait pas voulu s'aliéner à travailler pour un patron ; son niveau de vie avait certes chuté mais il avait désormais une vie de famille et de toute façon, il ne se rendait plus aussi souvent à Béziers, ce qui limitait également ses frais.

Robert est un homme travailleur et courageux, une force de la nature qu'aucune tâche ne le rebute. Tour à tour et sans état d'âme, il avait loué ses services aussi bien pour travailler à la vigne que pour construire une grange ou une maison. Il mettait aussi son nez dans les moteurs des machines mais n'avait pas non plus voulu se mettre à son compte. A la limite, il aurait bien aimé créer sa petite entreprise mais Mourèze où il a ses racines est trop loin de tout pour espérer y prospérer et Robert n'avait pas envie d'aller s'établir à Clermont l'Hérault, la commune la plus importante des environs.

Il voulait la liberté et l'indépendance, quel qu'en soit le prix à payer. Depuis tout jeune qu'il avait la passion du ballon ovale, il n'avait pas pris le temps de profiter du panorama grandiose qui est le cadre de son village natal. Et depuis son retour, il ne se lassait pas, chaque matin, d'arpenter les sentiers escarpés sentant bon la garrigue.

De toute façon, Maria approuvait tous les projets et toutes les décisions de son mari. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il décide, elle était toujours heureuse et souriante et ne s'inquiétait pas trop de l'avenir, du moment qu'ils étaient ensemble.

Les quelques économies qu'il avait devant lui, lui ont permis de racheter à son frère et à sa sœur, leur part de la maison de ses grands parents, une grande bâtisse

non entretenue et sans confort à la sortie de Mourèze, sur la route de Villeneuve.

Bien que le village de Mourèze soit mondialement connu pour son site dolomitique et son célèbre « Cirque de Mourèze », la commune en elle-même n'est qu'un gros bourg comptant quelques dizaines de foyers, et encore, certaines maison ne sont occupées que les week-ends ou durant les vacances.

Mais Robert se sent en harmonie dans ce paysage bâti dans le roc tout comme lui. Lorsqu'il a repris la maison qui n'était plus habitée depuis des décennies, après le décès de sa grand-mère, il lui a fallu se retrousser les manches. Il n'y avait plus que les murs et une partie de la charpente qui soient à peu près en état.

- L'avantage au moins, avait-il dit à Maria. C'est que nous allons pouvoir concevoir tout le volume comme nous le voulons.

- J'aimerais que tout le rez-de-chaussée soit une grande pièce à vivre. Avec la grande famille que nous avons, il nous faut une grande pièce avec une table immense et une belle cheminée.

Ainsi avait fait Robert. La réflexion de sa femme était judicieuse. Au premier étage, il avait prévu quatre chambres pour le cas où il aurait un troisième enfant. Leur chambre donnait sur l'arrière, face à la roche dolomitique, avec un grand balcon, presque une terrasse où Maria pouvait se reposer lorsqu'elle était fatiguée car déjà, son état de santé avait commencé à se détériorer.

La charpente de la maison était tellement haute, qu'il avait même pu prévoir des combles à aménager.

Lorsqu'il était enfant et adolescent et qu'il ne faisait pas encore partie de la grande équipe de Béziers, Robert

accompagnait fréquemment son père qui était maçon. Bien qu'il ne soit pas patient, il était cependant habile de ses mains et savait tirer profit de son apprentissage.

Petit à petit, il a restauré, reconstruit, agrandi, modernisé et finalement, la maison a repris vie. Dès qu'ils l'ont pu, ils sont venus s'y installer avec les enfants. C'est comme ça qu'il s'était éloigné de Béziers, capitale du rugby, sans trop de regrets mais par contre, il vivait au même village que sa maman qui était veuve depuis des années.

Au fil des années et des rentrées d'argent, la bâtisse qui a gardé son aspect extérieur ancien, est devenue une des plus coquettes avec sur le devant des fleurs qui poussaient en fouillis, comme si elles étaient à l'état sauvage. De la fenêtre de la cuisine entrouverte, sortaient les effluves des repas mitonnés par Maria. C'est que pour nourrir ses gaillards, notamment Robert et Didier, il fallait des plats qui tiennent au corps et elle était devenue experte en ragoûts de toutes sortes.

Les grands parents de Robert seraient bien surpris s'ils revenaient sur terre ; ils ne reconnaîtraient plus leur humble demeure. Efficacement conseillé par les avis judicieux de Maria et son bon goût simple, Robert avait travaillé sans relâche et la maison avait acquis une âme douillette avec ses grandes pièces claires. Bien entendu, en premier lieu il avait apporté l'eau et l'électricité et rien ne manquait à leur confort.

La douce Maria s'était occupée de l'aménagement intérieur et de la décoration. Oh ! rien de luxueux... que du fonctionnel mais tout semblait en harmonie. Tout simplement, une maison où il fait bon vivre et se retrouver. Au rez-de-chaussée, une grande pièce unique

pavée à l'ancienne, avec une grande cuisine américaine sur la droite. Au centre, une immense table rustique où toute la famille aime à se réunir.

Sous son apparence un peu rustre, Robert est en réalité un homme d'une grande sensibilité qui aime bien être entouré des siens et les dimanches, il aimait à se retrouver avec ses parents et ceux de Maria. L'été, aux beaux jours, ils dressaient des tréteaux dehors et ses frère et sœur ainsi que ceux de sa femme venaient passer la journée en compagnie de leurs enfants. C'étaient alors d'inoubliables journées en toute convivialité.

Le mur de gauche de la pièce est tout entier occupé par une imposante cheminée devant laquelle il fait bon rêver, les longues soirées d'hiver. Quand son regard se porte sur elle, Robert repense avec nostalgie à sa tendre Maria qui passait de longues heures devant l'âtre durant sa maladie. Les derniers mois, été comme hiver, elle avait toujours froid et ses membres la faisaient terriblement souffrir, aussi Robert et ses fils prenaient-ils un soin particulier à recharger régulièrement du bois dans la cheminée pour entretenir un feu continu. Comme elle n'avait plus beaucoup d'appétit, ils lui faisaient griller des morceaux de viande sur la braise. Rien que l'odeur suffisait à lui redonner un peu d'appétit.

Le premier étage a été aménagé de façon plus moderne pour que chacun jouisse d'une grande chambre bien confortable. Une immense salle de bains avec une douche et une baignoire. Durant la construction de la maison, cette pièce a été le seul point de divergence entre les époux. Robert avait suggéré de faire une salle d'eau avec douche au rez-de-chaussée et une salle de bains

avec baignoire au premier étage mais Maria avait préféré une seule pièce au premier étage.

- Toutes les chambres sont au premier étage et il y a déjà un coin douche et WC dans le hangar. Avec une grande salle de bains au premier, je pourrais la décorer avec des bibelots et des bouteilles de parfums.

Pas très convaincu, Robert a tout de même fini par accepter ; c'était tellement rare que Maria demande quelque chose pour elle, pour se faire plaisir qu'il s'était incliné devant ce petit caprice de femme. Et tout compte fait, maintenant que c'est lui qui s'occupe principalement du ménage, il trouve ça plus pratique.

Dans les combles, Robert s'est promis d'y aménager par la suite, une sorte de salle de repos pour écouter de la musique ou regarder la télé et surtout une salle de jeux car il adore se lancer dans d'interminables parties de baby foot avec ses deux fils.

Ce n'est certes pas une maison d'architecte, mais elle est accueillante, propre et bien tenue, c'est tout simplement un lieu où il fait bon vivre au quotidien avec des abords bien entretenus et toujours fleuris malgré l'aridité du terrain et la sécheresse chronique en été.

Robert a bien acheté quelques vignes mais ce n'était pas suffisant pour en vivre. Il a donc continué à travailler pour les uns et les autres sans jamais s'attacher à un travail ou à un employeur. Maintenant, à soixante ans passés, il profite de sa retraite. Presque chaque jour, il va rejoindre Didier dans les vignes car c'est maintenant son fils aîné qui s'en occupe. Le reste du temps, il fait d'interminables ballades en compagnie de Bop, son magnifique berger allemand de sept ans. Il se sent en sécurité avec son compagnon à quatre pattes ; s'il lui

arrivait quelque accident au cours d'une promenade sur l'un des sentiers qui serpentent dans le site, il est sûr que le chien irait chercher du secours.

Il voyait grandir ses fils et accompagnait régulièrement Didier lors des déplacements de l'équipe entraînée par son fils. Son aîné n'a pas fait une carrière aussi prestigieuse que la sienne mais son palmarès n'a cependant rien de négligeable ; il a régulièrement fait partie des meilleures équipes de la région, ce sont simplement celles-ci qui ne tiennent plus le haut du championnat comme dans les plus belles heures de l'A.S.B., lorsque l'équipe jouait encore à Sauclières.

Quant à Michel, il ne ressemble vraiment en rien à son frère et à son père. Avec son visage d'ange et son corps musclé et doré, c'est un bel Adonis. Petit, il était un mystère pour son père. Dans une famille où tous sont bruns aussi bien du côté de Robert que de Maria, il aurait pu douter de la fidélité de sa femme mais ses beaux parents l'avaient rassuré en lui montrant la photo d'un oncle auquel son plus jeune fils ressemble énormément.

Pour ce qui est du caractère, Michel tient également du côté de sa mère. Il est aussi doux et sensible qu'elle sans pour autant être efféminé. Bien qu'il soit très sportif, on sent bien malgré tout, qu'il n'aime le rugby que pour faire plaisir à son père et son frère, lui ce qu'il préfère, ce sont les grands espaces, les randonnées en montagne, le ski, le vélo, la natation..., vivre constamment au milieu de la nature. Bien que s'aimant sincèrement, les deux frères sont de tempérament radicalement opposé.

Les deux seuls points communs entre le père et ses deux fils sont l'amour de la nature et cet immense besoin de liberté et d'indépendance.

Le tendre Michel a l'apparence d'un garçon fragile mais en réalité, la vie au grand air lui a donné une certaine robustesse. La pratique de sports aussi nombreux que variés a harmonieusement développé sa musculature. Lui non plus ne veut pas dépendre d'un employeur et comme il connaît parfaitement la région, il est guide de randonnées et loue ses services auprès des différents organismes et Offices du Tourisme du coin.

Il faut dire que dans un décor aussi magnifique, les circuits de randonnées ne manquent pas entre le Cirque de Mourèze et le Lac du Salagou, jusqu'au pittoresque village d'Octon, il n'y a que l'embarras du choix : de la rando d'une journée à celle de plusieurs jours, pour partir à la découverte de paysages aussi variés que grandioses.

Il a une patience extraordinaire et sait se mettre au diapason des randonneurs les plus chevronnés comme des débutants. S'il connaît tous les itinéraires de la région, il en connaît également la faune et la flore, la géologie ainsi que les anecdotes et faits historiques qui s'y sont déroulés. Il est intarissable sur le sujet et on peut lui poser mille questions ; non seulement il y répond mais de plus, si son interlocuteur est intéressé, il lui indique les ouvrages qui traitent du sujet, les musées qui y sont consacrés.

En véritable guide touristique, il connaît également les meilleurs restaurant, les auberges typiques ainsi que les fermes où l'on peut se procurer les spécialités de la région.

Robert n'est pas un homme autoritaire. Sans être laxiste, il a toujours laissé entière liberté à ses fils, à la seule condition qu'ils respectent autrui. Ne se sentant pas entravés dans leur liberté de mouvements ni étouffés par trop d'amour, Didier et Michel n'ont pas éprouvé le besoin de quitter la maison. Les trois hommes vivent en toute harmonie, se répartissant le plus justement possible les tâches ménagères depuis la mort de Maria, mais il faut bien reconnaître que c'est Robert qui s'y colle le plus volontiers. Didier n'est pratiquement jamais à la maison, quant à Michel, même s'il met beaucoup de cœur à l'ouvrage et de bonne volonté, les résultats ne sont pas toujours une réussite, à la grande joie de Robert qui en profite pour se moquer de son plus jeune fils.

Depuis le décès prématuré de Maria, la maison manque d'une présence féminine aussi la Mamette, habitant non loin de là dans le centre du village, veille sur eux. Elle aimait sincèrement sa belle fille qui était vraiment une femme exceptionnelle. La brave vieille se disait que son rejeton avait eu bien de la chance de tomber sur une épouse aussi aimante et patiente car elle aussi ne se faisait aucune illusion sur les incartades de son fils. D'un cœur très généreux, Maria ne passait pas une journée sans proposer à la Mamette de l'accompagner faire les courses à Clermont l'Hérault. Chaque midi, Mamette avait sa place à la table familiale et le soir comme elle n'aimait ni sortir de chez elle ni se coucher tard, Maria lui apportait selon la saison, soit une bonne gamelle de soupe, soit une salade et des fruits. On ne peut pas dire qu'elles se faisaient des confidences,

Maria étant d'un caractère timide et discret mais la grand-mère savait lire dans son regard.

Lorsque la maladie de Maria a empiré, c'est la Mamette qui est venue tout naturellement s'occuper de la maison de son fils et de ses habitants. Quand la jeune femme a senti que la fin de son calvaire approchait, elle a demandé à sortir de l'hôpital où elle était soignée pour venir s'éteindre dans sa maison auprès des siens. Touchée au plus profond de ses sentiments sincères envers sa bru, Mamette est venue la veiller. La journée, Robert aidé de Didier, descendait sa femme près de la cheminée. Mamette s'occupait de la maison et du repas tout en étant auprès d'elle et le soir, on avait installé un fauteuil relax auprès du lit de la mourante où la Mamette somnolait et s'éveillait au moindre gémissement de sa belle fille.

Maria s'en est allée doucement, en silence, sans une plainte, sans un regret (ou du moins donnait-elle cette apparence). De jour en jour, elle s'affaiblissait, déclinait puis s'en est allée discrètement, la main dans la main de son époux.

C'était il y a dix ans. Robert avait cinquante ans, Maria quarante sept, Didier venait de fêter ses vingt ans et Michel était un adolescent de quinze ans à peine.

Mamette a continué à s'occuper de la maison comme elle le faisait déjà durant la maladie de Maria, seulement, avec les années, elle en faisait peut être un peu moins, déléguant à son fils, les travaux les plus pénibles. Depuis quelques temps déjà, elle ne monte plus faire le ménage à l'étage, de peur de chuter dans l'escalier et Robert, progressivement, s'est mis aux

tâches ménagères avec beaucoup plus de plaisir qu'il ne l'aurait cru.

Traditionnellement, elle vient prendre le petit déjeuner avec eux et leur apporte le pain qu'elle prend en passant puis elle prépare le repas de midi, comme ça elle se sent un peu utile. Robert et Didier savent parfaitement cuisiner mais ça fait tant plaisir à la bonne vieille qui s'ennuie toute seule chez elle. Et puis, même s'ils sont un peu machos pour se l'avouer, la présence de la Mamette les rassure un peu. Ils prennent leurs repas ensemble et elle se régale de les entendre discuter et se chamailler comme des gamins.

Cette vieille femme toute menue et rabougrie, a un amour débordant et même quelquefois envahissant pour son fils et ses deux petits fils. Telle une timide souris, elle trotte à petits pas dans la maison, épluchant les légumes, concoctant de bons petits plats qui tiennent bien à l'estomac puis, une fois la vaisselle terminée, elle s'en retourne chez elle, somnoler dans son antique fauteuil sans couleur à force d'être usé. Robert lui a souvent proposé de lui en acheter un beau, un de ces fauteuils électrique avec un repose pieds qui se remonte, que l'on peut mettre en position plus ou moins allongée pour se reposer et qui en plus, se relève pour que l'on puisse mieux se mettre sur ses jambes quand on veut se lever mais la grand-mère refuse, préférant son vieux fauteuil tout mou et tout usé par les années.

Ses petits enfants en ont presque oublié son prénom ; depuis leur naissance, ils l'ont toujours appelée Mamette et pour eux s'est suffisant. C'est le nom d'amour qu'ils ont donné à leur grand-mère, cette petite femme aux cheveux plus blancs que gris, toujours tirés

en arrière en un petit chignon impeccable. Elle se prénomme Paulette ou plus précisément Paula pour l'état civil mais ses petits enfants seraient bien incapables de dire son véritable prénom, probablement l'ont-ils toujours ignoré, ne l'appelant que Mamette. Elle est leur confidente discrète et ne se permet jamais de les sermonner ; tout au plus, elle les conseille lorsqu'elle sent qu'ils sont hésitants ou qu'ils doutent.

Tout ce petit monde vit dans une harmonie surprenante. Robert, la soixantaine encore virile et séduisante, Didier la trentaine débordante de vitalité et même Michel, le romantique sentimental n'ont surtout pas fait vœu de chasteté mais aucun d'eux ne ramène une conquête à la maison. Il va de soit que si cela devait arriver un jour, se serait sûrement la femme qu'ils auraient choisie pour faire leur vie... mais pour le moment, ça ne semble pas être d'actualité.

En ce petit matin du début du mois de mars, l'air est un peu frais et piquant mais il n'y a pas de vent. Robert a déjà fait une grande promenade avec son chien et a mis le café en route. La grande pièce du rez-de-chaussée sent bon le café chaud et les tartines dorées qui sortent du grille-pain. Michel prépare son sac à dos en sifflotant. Il ouvre le réfrigérateur et en sort son repas pour midi ainsi qu'une grande bouteille d'eau fraîche. Didier rentre de la vigne avec le chien et le travail au grand air lui a ouvert l'appétit.

- Est-ce que Mamette a apporté les pots de miel et de confiture ?

- Non, elle n'est pas encore passée ce matin.

- Il est huit heures passées et elle n'est pas encore là ? Elle s'est oubliée, la Mamette ?

- Non, c'est sûrement le boulanger qui n'a pas encore ouvert.

C'est le rendez-vous quotidien de la famille. La Mamette qui habite au cœur du village, s'arrête chez le boulanger et rapporte le pain chaud qu'elle porte chez son fils et la petite famille prend un solide petit déjeuner en discutant de ce qu'ils comptent faire dans la journée.

Didier est déjà attablé devant son bol tandis que Robert surveille d'un air distrait, la cafetière qui gargouille ses dernières gouttes. Machinalement, il regarde la pendule qui égraine les secondes dans un tic tac monotone.

Les deux maisons ne sont pas éloignées ; celle de la Mamette est au cœur du village alors que celle de son fils est à la sortie. Comme elle passe obligatoirement devant la boulangerie pour venir, c'est donc tout naturellement qu'elle ramène le pain.

Ce n'est pas par impatience que Didier s'inquiète de ce retard mais plutôt par surprise. Été comme hiver, la Mamette est toujours là de bonne heure, assise près de la cheminée, attendant le retour de Didier qui est déjà parti à la vigne et de Robert qui est allé faire sa promenade matinale. Le jeune homme, d'un naturel inquiet, n'aime pas qu'on change ses habitudes. Ce n'est pas contre sa grand-mère qu'il montre de l'impatience mais uniquement parce que son emploi du temps subira quelques minutes de retard et que ça le déstabilise.

Une nouvelle fois, Robert regarde l'heure. 8H30.

- Tient ! Que se passe-t-il ? Il se lève pour prendre sa veste mais Didier le devance.

- Non, j'y vais. Peut être que le boulanger n'a pas ouvert aujourd'hui et qu'elle attend. Je prends la voiture et Mamette au passage puis je descendrai jusqu'à Villeneuve pour chercher le pain.

Joignant le geste à la parole, il prend les clés de la voiture qui pendent au crochet près de la porte d'entrée et repart aussitôt.

Michel qui a fini de préparer son sac à dos pour la journée, le dépose près de la table. Tout en baillant, il commence à lacer ses chaussures de rando.

En attendant, Robert sort les couverts du buffet.

## II - LA MAMETTE

- Tu vois, j'avais raison. La boulangerie doit être fermée et il leur a fallu aller jusqu'à Villeneuve pour chercher le pain.

Ca fait effectivement un petit moment que Didier est parti chercher sa grand-mère et ils ne reviennent toujours pas. Michel regarde sa montre ; il n'aime pas faire patienter ses groupes de randonneurs. Il arrive toujours au point de rendez-vous bien avant l'heure prévue et accueille chacun des participants d'un sourire, d'un mot de bienvenue pour les nouveaux et entame quelques conversations avec les habitués. S'il attend sa grand-mère avec autant d'impatience, c'est qu'elle ramène le pain pour la journée. A la limite, il peut se passer du petit déjeuner puisqu'il a déjà avalé un bol de café ce matin mais il n'aime pas partir le ventre vide et le solide petit déjeuner qu'ils prennent tous ensemble, lui permet de mieux affronter ces matinées encore fraîches. Et il lui faut également, un large morceau de pain pour son repas du midi.

Machinalement, il regarde par la fenêtre. La journée qui commence sera ensoleillée et un brin fraîche, le temps idéal pour se régaler et profiter de la végétation qui explose de couleurs et de senteurs. Aujourd'hui, il accompagne un groupe de retraités de passage dans la région. Il compte les emmener sur les hauteurs du lac du Salagou d'où ils auront un coup d'œil panoramique. Ils redescendront ensuite par le barrage et finiront en douceur par un petit sentier serpentant dans la garrigue. Une rando un peu longue mais sans difficultés qui permettra à ces personnes venues du limousin, de

connaître la flore locale et de se remplir les narines des parfums du printemps.

La radio égraine la météo et les informations locales tandis que les effluves du café chaud emplissent la pièce quand le jeune homme entend le bruit du moteur de la voiture de son frère qui s'arrête devant le portail. Aussitôt, il s'installe à table, devant son bol, pour ne pas perdre de temps.

La porte s'ouvre brutalement et Didier, livide et en pleurs, vient s'effondrer sur une chaise. Robert et Michel, tout aussi livides, se dressent et se précipitent sur lui. Pas une parole n'a encore été échangée mais ils ont compris d'instinct. Pour le coup, Michel en oublie son rendez-vous.

Tel un automate, Robert décroche le téléphone et d'une voix atone, demande au médecin de se rendre d'urgence chez sa mère. Il enfle sa veste et sort. Michel et Didier lui emboîtent le pas. Ils ont la gorge tellement serrée qu'ils ne parviennent pas à parler.

Robert n'arrive même plus à déglutir, dans sa bouche, sa langue semble avoir tellement enflé qu'elle lui fait terriblement mal. Ses jambes tremblent et arrivent tout juste à le porter. En quelques secondes qui lui semblent être une éternité, ils arrivent devant la porte que dans sa précipitation, Didier n'a pas refermée. Derrière leur fenêtre, des voisines guettent cette agitation inhabituelle ; de toute façon, elles ont compris.

Le souffle court, Robert marque un arrêt avant de monter dans la chambre de sa mère. Derrière lui, ses fils n'ont toujours pas prononcé une parole. Les volets n'ont pas été ouverts et la lumière de l'escalier est un peu insuffisante.

Il monte à pas feutrés, comme si il avait peur de réveiller sa maman. Peut être qu'en son for intérieur, il espère qu'elle dort encore et ne s'est pas réveillée.

Dans le silence et la pénombre, il pousse doucement la porte de la chambre. Il fait sombre et ses yeux ont du mal à s'habituer à l'obscurité. Il reste encore quelques secondes sans bouger, retenant son souffle, puis il se décide enfin à allumer la lumière. La Mamette est allongée dans son lit, sur le dos comme à son habitude, le bras droit par-dessus le drap. Robert s'approche et lui dépose un baiser sur le front. Peut-être espère-t-il la réveiller mais le contact de ses lèvres sur la peau glacée, lui indique qu'il n'y a plus rien à faire. La vieille femme n'a pas souffert. Elle est partie tranquillement dans son sommeil, sans s'en rendre compte. C'est sûr que pour la personne qui décède, c'est la mort idéale mais pour Robert et ses fils, c'est comme un coup de massue.

Elle n'était pas malade, certes, elle avait quatre vingt douze ans mais elle avait toute sa tête. Jamais, elle ne se plaignait hormis ses vieilles douleurs propres au grand âge. Toute petite et menue, elle était infatigable et toujours de bonne humeur. Combien de fois Robert lui reprochait-il d'en faire trop ? Invariablement, elle lui répondait qu'elle aurait bien le temps de se reposer lorsqu'elle serait au cimetière, ce qui avait le don de le mettre en colère.

Comment se fait-il qu'elle soit partie comme ça, toute seule ? Depuis quelques années déjà, Robert s'était préparé à l'idée qu'elle les quitterait un jour mais il s'était promis d'être auprès d'elle et de lui tenir la main dans les derniers instants pour l'aider à franchir cette dernière étape et là, il avait failli à la promesse qu'il

s'était faite. A-t-elle senti venir le dernier moment ? A-t-elle eu peur ? Il semble que non puisqu'elle a les yeux fermés. Didier est formel, il ne l'a pas touchée, il espérait qu'elle dormait bien qu'au fond de lui, il avait compris.

Derrière eux, le médecin est déjà là, ils ne l'ont pas entendu arriver. Il comprend leur interrogation et explique que c'est tout simplement le cœur qui a lâché ; il s'est arrêté tout simplement comme une voiture qui n'a plus de carburant et s'arrête d'elle-même.

- Je vous assure qu'elle n'a pas souffert. Regardez comme son visage est beau et lisse. Et d'ailleurs, elle n'a pas les yeux ouverts ce qui montre bien qu'elle est partie dans son sommeil, sans s'en rendre compte. Soyez heureux pour elle, c'est une très belle mort qu'elle a eue. Non seulement elle n'a pas souffert mais elle n'a pas vu la mort arriver. Elle s'est éteinte en toute sérénité, c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux.

Robert et ses fils se retirent quelques instants de la chambre pour laisser le médecin procéder aux constatations et dresser le permis d'inhumation.

Voyant que les trois hommes sont trop désemparés pour prendre la moindre initiative, c'est le docteur qui appelle les pompes funèbres.

Robert se laisse déborder par les émotions et les larmes coulent de ses yeux en un flot ininterrompu. Michel est agenouillé près du lit, sa tête sur la poitrine de sa Mamette comme si il guettait un souffle, comme si par la chaleur qu'il lui insuffle, il allait la faire revenir à elle. Dans la chambre aux volets fermés, il semble que le temps s'est arrêté. Le médecin s'est retiré sans faire de bruit et ils n'ont même pas pensé à le remercier.

Il faut bouger, faire quelque chose. Dehors déjà, les voisins se sont attroupés devant la porte, en silence.

- Vas-y, ils t'attendent.

Robert sait que Michel est attendu par son groupe de randonneurs. De toute façon, sa présence ne changerait rien, avec Didier, ils pourront s'occuper de tout. Il n'y a pas grand-chose à faire, ce sont les Pompes Funèbres qui feront les démarches.

- C'est ce qu'il y a de mieux à faire. Nous attendrons ici avec Didier, nous ne pouvons rien faire de plus de notre côté. Alors, autant que tu y ailles.

Michel s'en retourne à la maison en sanglotant. Il prend ses affaires et part en vitesse à son rendez-vous. Au moins, avec ses randonneurs, il sera obligé de penser à autre chose.

Dans son costume anthracite de circonstance, le maître de cérémonie est déjà là. Il présente ses condoléances et entraîne les deux hommes au rez-de-chaussée de la maison. Ensemble, ils choisissent le cercueil et son habillage. L'homme leur explique le déroulement de la cérémonie ; il va contacter le prêtre pour connaître l'heure de la messe puis passera à la Mairie pour fixer l'heure de l'inhumation. Ils élaborent un texte sobre pour la parution de l'avis de décès dans le journal. Il leur demande de choisir les vêtements que le thanatopracteur passera à la défunte une fois qu'il aura terminé la préparation du corps.

Dans le village, la nouvelle s'est rapidement répandue. Deux voisines, grenouilles de bénitier, se sont proposées pour habiller la défunte mais Robert leur répond que c'est le thanatopracteur qui s'en chargera néanmoins, il accepte avec soulagement leur proposition

de rester auprès de la Mamette lorsque lui ou ses fils ne pourront être à ses côtés. On voit bien qu'elles ont l'habitude de veiller les morts ; elles ont apporté des cierges pour les disposer près du lit sur la table de nuit, et sur la commode. Elles ont même pensé à deux petits bouquets de fleurs dans leur vase, qu'elles mettent à côté des cierges.

Bien que plutôt mal à l'aise avec les personnes qui fréquentent trop les églises, Robert n'en apprécie pas moins leur efficacité.

Yves, le frère aîné de Robert arrive en soutenant leur sœur Chantal qui est effondrée. Cette dernière, bien que très proche de sa mère, regrettait toutefois d'habiter Béziers et de n'avoir pas aussi souvent qu'elle l'aurait voulu, l'occasion de venir la voir. Quand on travaille et qu'on a une famille, on a mille choses à faire et qui font sans cesse remettre à plus tard, les visites aux parents.

Ils restent ainsi tous les trois un long moment enlacés puis ils montent ensemble rendre une visite à leur mère. Le chagrin de son décès est tout de même atténué par le fait de la voir si tranquille dans son lit. Une bigote lui a glissé un chapelet aux grains d'ivoire entre les doigts.

Un employé des pompes funèbres arrive bientôt, accompagné du thanatopracteur et la famille s'éclipse pour les laisser officier.

Il est midi passé et la défunte repose tranquillement sur son lit, dans son sommeil éternel. Le prêtre est venu présenter ses condoléances et arrêter l'heure de la messe. La toilette de la défunte a été faite, le thanatopracteur l'a habillée et lui a fait un joli visage légèrement coloré.

Comme elle est belle, allongée sur son lit. On croirait qu'elle dort.

Didier s'aperçoit que son père et lui n'ont toujours rien avalé depuis ce matin. Dans la précipitation, ils sont partis en laissant tout sur la table de la cuisine. La journée sera longue et il leur faut impérativement penser à manger un peu. L'après-midi est déjà bien entamée et d'ici peu, le reste de la famille et les amis vont immanquablement venir leur présenter les condoléances, ce sera éprouvant. Les deux bigotes seront ravies de se rendre utiles. Il fait signe à Yves et Chantal de les suivre, prend gentiment son père par le bras et tous les quatre sortent de la maison aux volets fermés, seulement éclairée par des bougies dont l'odeur caractéristique emplit la pièce.

Comme une chape de plomb s'est abattue sur la maison. Robert n'arrive toujours pas à parler tant sa langue semble tétanisée dans sa cavité buccale. Il est effondré dans le fauteuil de sa mère, devant la cheminée. Ce même fauteuil où la douce Maria aimait à passer de longues heures durant sa maladie.

Chantal a débarrassé la table des bols qui l'encombraient. Il reste les verres et les couverts et aussi le pain que Michel avait acheté avant de partir travailler. Elle ouvre le réfrigérateur, le garde-manger et prépare quatre sandwiches, dépose sur la table la coupe à fruits et quelques autres bricoles à grignoter.

Toujours en silence, ils se forcent à avaler quelque nourriture mais le cœur et l'appétit n'y sont pas. Bop, le berger allemand de Robert, sent bien qu'une chose inhabituelle s'est passée. La queue basse, il tourne autour de son maître, en quête d'une caresse. Il lève vers lui son

regard dans lequel on sent le désarroi de la bête qui ne comprend pas la tristesse de son maître et ne parvient pas à lui rendre le sourire. Machinalement, Robert caresse son compagnon mais ne pense même pas à jouer avec lui.

Comme des automates, ils repartent rapidement auprès de la Mamette où le défilé des voisins se poursuit dans le recueillement.

En fin d'après-midi, Michel vient les rejoindre. Yves et Chantal qui devaient retourner à Béziers sont repartis, laissant l'aïeule veillée par les trois hommes. Ils n'ont plus que quelques heures à passer auprès d'elle et aucun des trois ne veut perdre la moindre minute de ces précieuses heures qui les séparent de la cérémonie tant redoutée.

Lorsque les hommes au costume anthracite se présentent pour la mise en bière, Robert ne peut retenir ses sanglots. Une dernière fois, il veut embrasser sa maman. Dans la pièce trop petite pour contenir la famille réunie au grand complet, on n'entend plus que des pleurs, des reniflements et des sanglots retenus. Pas de cris ni de démonstrations qui pourraient être choquants mais un immense chagrin de perdre une femme entièrement dévouée à sa famille et au bonheur des siens. Elle semble soudain si petite dans le cercueil de chêne clair, tout capitonné de satin beige. Chantal a glissé sous la tête de sa mère, un petit coussin que la Mamette avait brodé il y a bien longtemps et qui faisait partie de son trousseau. Jamais la bonne vieille ne s'en était séparée et sa fille savait qu'il était bien précieusement rangé dans l'armoire contenant le linge de maison. Michel dépose dans le cercueil, le petit chat blanc, en peluche que la Mamette

laissait toujours sur le couvre-lit et qu'il lui avait offert lorsqu'il avait une quinzaine d'années. Ce petit chat, pourtant sans grande valeur, il l'avait gagné au tir à la carabine à la fête foraine de Pézénas et l'avait offert à sa grand-mère qui s'occupait de lui avec tant d'amour et de patience depuis le début de la maladie de sa maman. Après quelques instants de recueillement, le couvercle du cercueil est scellé et les employés des pompes funèbres entreprennent de descendre l'escalier avec un savoir-faire qu'ils maîtrisent parfaitement.

L'église est tellement proche que le fourgon mauve stationné devant la maison, ne sert qu'au transport des gerbes et des couronnes qui s'entassent aussi bien dans que devant la maison depuis le matin.

Robert, Yves, Didier et Michel portent le cercueil, Robert et Yves marchant devant. Derrière la famille les suit, suivie des amis et tous se dirigent vers l'église où le prêtre les attend sur le porche.

Une messe sobre dans la petite église bien remplie. Dans ces petits villages, tout le monde se connaît. Les vieux accompagnent une des leurs en se demandant qui sera le prochain. Les autres villageois sont là par marque de correction et de compassion avec la famille.

Au premier rang, Robert a le dos voûté par le chagrin ; il ne parvient même pas à se tenir droit. A ses côtés, Michel pleure en silence. Dans son costume de deuil, il ressemble à un premier communiant. Didier lui, a les traits tirés et le visage figé, les yeux rivés sur le petit cercueil recouvert de couronnes de fleurs aux couleurs claires. Tout le monde savait que la Mamette aimait les bouquets de fleurs blanches et roses, quelquefois un peu de jaune mais rarement des couleurs vives.

On aurait pu penser assister aux obsèques d'une personne jeune mais chacun respectait les goûts de la vieille femme si gentille et si effacée.

Un long hommage, préparé par la fille aînée de Chantal est lu ; chaque membre de la famille à tour de rôle en lisant un paragraphe

Après les condoléances, tout le monde se dirige vers le petit cimetière. A pieds de nouveau puisqu'il est à une centaine de mètres à peine de l'église. De nouveau Robert porte le cercueil avec ses deux fils et son frère. Comme à l'accoutumée dans ces petits villages, le prêtre accompagne le cortège jusqu'au cimetière où il bénit une dernière fois le cercueil ainsi que le caveau.

Sous un frais soleil de printemps naissant, la Mamette rejoint pour l'éternité, son époux et sa belle-fille. Robert est effondré. Il ne va pas souvent se recueillir sur la tombe de sa femme. Il préfère penser à elle vivante par des flash back furtifs qui lui reviennent en certaines occasions. Trop d'émotions se confondent et il ne peut retenir les larmes qui lui brûlent les yeux.

Dans un silence pesant, la famille reste encore un long moment devant le caveau qui disparaît complètement sous les nombreuses couronnes et gerbes.

Après la cérémonie, tout le monde se retrouve dans le jardin chez Robert où Chantal aidée de ses filles et de ses nièces, a dressé des tréteaux sur lesquels elles disposent des boissons, de la charcuterie et des biscuits. Malgré leur chagrin, ils sont heureux de se retrouver tous. Il y avait bien longtemps qu'ils ne s'étaient pas réunis au grand complet. Bien qu'ils soient proches, les frères et leur sœur se voient souvent mais de là à réunir également

les enfants, leurs conjoints et les enfants des enfants, cela n'était plus arrivé depuis le décès de Maria, il y a plus de cinq ans.

Au soir d'une journée riche en émotions, le père et ses fils se retrouvent seuls et comme groggy. C'est en rentrant à la maison que la présence de la vieille femme se fait le plus ressentir. Pourtant, elle était si discrète. Les dernières années, en prenant de l'âge, elle se faisait moins bavarde, moins visible puisqu'elle était tout le temps assise, soit à la table de la cuisine pour préparer les repas, soit près de la cheminée, à réchauffer ses vieux membres en attendant que les enfants rentrent manger. Et puis, elle était si menue que l'on entendait à peine ses petits pas de souris sur le carrelage ciré.

Plus égoïstement, la présence discrète et quotidienne de sa maman rassurait Robert, même si depuis plusieurs années, progressivement, elle en faisait un peu moins. Mais Robert ne s'en était pas rendu compte. Elle était là, c'était tout. C'était rassurant. En regardant le vieux fauteuil près de la cheminée, désormais vide de ses occupantes successives, il mesure le temps passé, le temps de l'enfance et de la jeunesse insouciante, l'âge mûr où il a été trop tôt confronté à la maladie et à la peine de perdre l'être aimée. Puis est venu le temps de la retraite paisible et c'est seulement maintenant qu'il s'aperçoit que lui aussi avance dans l'âge. Il se dit que si les statistiques sont exactes et que l'espérance de vie d'un homme est de soixante quinze ans, ils ne lui reste plus qu'une quinzaine d'années à passer sur terre et cette idée, lui fait soudain peur. Certes, il a déjà pensé qu'un jour il lui faudrait franchir ce pas et l'idée ne l'effrayait pas outre mesure mais ce qui lui

faisait peur, c'est qu'un jour ou l'autre, ses fils partiraient de la maison. Au plus profond de lui-même, il a peur d'être seul à ce moment fatidique, peur d'avoir peur et de se montrer lâche face à la vieille femme à la faux.

Il est là, pétrifié face au fauteuil, devant une cheminée dont la flamme n'a même pas été entretenue depuis l'autre jour et qui elle aussi est morte. Cette cheminée qui réchauffait cette pauvre Maria que la maladie avait rendue frileuse, cette cheminée qui réchauffait les vieux membres de la Mamette. Cette cheminée qui ne serait probablement pas rallumée avant un long moment.

Didier lui aussi, est effondré. D'habitude, rien ne semble l'atteindre, il prend tout à la rigolade mais là, il est touché au plus profond de lui-même. La présence du staff du club de rugby de Servian aux obsèques de sa grand-mère, lui fait chaud au cœur, il y avait aussi d'anciens camarades de Club lorsqu'il jouait à Béziers, le téléphone arabe a bien fonctionné Il est sensible à cette marque de compassion de la part d'hommes qui se disent aussi solides que lui. Il faut dire qu'au rugby, le mot « équipe » n'est pas un vain mot. Les copains sont toujours là, dans les bons et dans les mauvais moments, dans le sport comme dans la vie privée. Leurs chaleureuses poignées de mains, leurs accolades viriles le touchaient tout particulièrement. Les mots ne servent à rien dans ces moments-là. Ils étaient là, tout simplement, l'embrassant fraternellement, lui donnant une tape amicale dans le dos, le regardant dans les yeux d'un regard qui signifiait que les mots sont trop peu de chose

face au chagrin et à la détresse et cette sollicitude lui va droit au cœur.

Michel est impassible, il semble absent et pourtant, des trois hommes, c'était lui le plus proche de sa grand-mère. Il avait tout juste dix ans lorsque la maladie de sa maman s'est déclarée et c'est la Mamette pourtant âgée de soixante dix sept ans à l'époque, qui s'est occupée de lui. Elle-même avait perdu son mari quelques années auparavant et elle avait reporté tout son amour sur ce petit garçon si fragile et si beau avec son visage d'ange et son regard candide. Robert et Didier étaient bien trop accaparés par leur passion du rugby et le petit garçon se trouvait un peu à l'écart, ne partageant pas cet amour du ballon ovale. Michel se souvient des expéditions qu'il lui fallait entreprendre avec sa grand-mère pour se rendre au chevet de sa mère lorsqu'elle était hospitalisée. La Mamette n'avait pas de voiture et Robert, malgré l'amour profond et sincère qu'il vouait à sa femme, avait trop tendance à faire passer le rugby avant sa famille. Il en avait passé des heures assis aux côtés de sa grand-mère, dans le vieil autocar souffreteux. Et ensuite, il leur fallait encore marcher un bon moment puis traverser de longs couloirs aux murs blancs. Tout ça, pour quelques minutes au chevet de sa maman chérie. Allongée dans ce grand lit blanc qui rendait encore plus livide son visage exsangue, Maria tentait de retrouver quelques forces pour serrer son fils contre son cœur. Le petit garçon ne comprenait pas. Elle n'était pas malade, du moins c'est ce qu'il croyait. Elle ne se plaignait pas, elle disait qu'elle n'avait pas mal. Alors ! Pourquoi était-elle si fatiguée ? Pourquoi restait-elle dans cet hôpital avec tous ces tuyaux piqués

dans ses bras ? Il ne comprenait pas le nom de cette maladie mais son père et sa grand-mère lui avaient expliqué qu'un jour sa maman serait si légère qu'elle s'envolerait dans le ciel et lui ne comprenait pas. Il aurait tellement voulu la retenir.

Tous ces souvenirs rejaillissent et il se revoit, petit garçon, la main dans celle de sa grand-mère, faisant ces interminables trajets pour se rendre à l'hôpital. Au retour, épuisé, il s'endormait contre elle, bercé par la douce chaleur de l'autocar. Machinalement, il se passe la main sur les yeux comme pour chasser ces images qui reviennent l'assaillir.

Au décès de sa maman, il était en pleine adolescence. Son père et son frère aîné s'étaient investis à corps perdu dans le rugby et sa grand-mère, le sentant à la dérive, avait plus particulièrement veillé sur lui. Déjà, la maladie implacable de Maria avait fragilisé ce garçon terriblement sensible. C'est sa grand-mère qui avait trouvé les mots pour expliquer ce qu'était la leucémie, cette maladie qui ronge lentement le sang. Tous dans la famille s'étaient alors mobilisés pour faire les examens dans l'espoir de trouver un donneur compatible mais en vain. Ils avaient assisté, impuissants à une lutte dont l'issue ne faisait aucun doute. Maria elle-même le savait et n'avait semble-t-il, pas tenté de faire durer inutilement un combat perdu d'avance. Lorsqu'il n'y eut plus rien à faire, ils l'avaient ramenée à la maison où elle s'était éteinte doucement avec résignation et le regard implorant leur pardon de leur avoir fait subir cette longue agonie.

L'adolescent avait vu sombrer sa mère dans une sorte de léthargie puis s'envoler vers l'au-delà telle une plume légère.

Sa grand-mère avait été là, près de lui, le soutenant, le secourant même pour qu'il ne se laisse pas submerger par trop d'émotions et maintenant que c'était à son tour à elle de partir, il n'y avait plus personne à ses côtés pour lui donner la force de vivre. Même si son père et son frère sont proches de lui, ils n'ont pas cette sensibilité qui leur permet de comprendre les états d'âme du jeune homme et de toute façon, ils sont tous les deux anéantis par ce décès brutal.

Depuis la mort de sa grand-mère, Michel a comme l'impression que sa tête est hors de son corps. Il n'arrive pas à se souvenir de ce qu'il a fait ni qui il a rencontré depuis trois jours. Il lui est impossible de se concentrer sur quoi que ce soit. Il est comme pris dans un étau qui lui enserre les côtes et l'empêche de respirer.

Et pourtant, dans ce flou cotonneux, quelque chose d'étrange l'intrigue. Cet après-midi, dans le fond de l'église, il a aperçu une jeune fille qui ne fait pas partie de la famille ni des connaissances et qui n'habite pas à Mourèze. D'ailleurs, personne ne semble la connaître puisque personne n'est venu la saluer. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Que vient-elle faire ici ? On dirait une apparition de la Vierge Marie avec ses longs cheveux noirs et pourtant cette belle créature est tout à fait réelle.

Ce qui a vraiment étonné le jeune homme, c'est qu'au moment des condoléances, elle portait un regard interrogateur sur Didier et lui-même et surtout sur Robert comme si elle les connaissait. Pourtant, une chose est certaine ; si l'un d'entre eux la connaissait, il n'y a pas de doute qu'il serait allé la saluer. Encore plus étrange, elle a assisté à la sépulture au cimetière alors que seuls, les

proches s'y sont rendus et il était visible qu'elle éprouvait un immense chagrin à la disparition de la Mamette. La jeune fille essayait de se faire discrète mais de voir les frêles épaules secouées par les sanglots qu'elle essayait vainement de retenir, ont attiré son attention. Si les circonstances avaient été tout autres, il se serait probablement approché d'elle pour échanger quelques paroles, mais aujourd'hui, du fond de son propre chagrin, il n'avait pas eu la force de faire des mondanités qu'il aurait jugé déplacées.

Bien que bouleversé par la mort de sa grand-mère et le chagrin d'avoir pensé plus que d'habitude à sa maman chérie, il ne parvient pas à chasser de son esprit ce beau visage de Madone qui semble le poursuivre.

Le moment n'est pas venu d'interroger son père et son frère au sujet de la belle apparition mais il se demande si eux aussi l'ont remarquée.

Michel voudrait bien savoir qui peut bien être cette belle jeune fille aux longs cheveux noirs, au regard profond et à l'allure sportive qui semble si affectée par le décès de la Mamette. Elle est fine de taille tout en étant relativement petite et d'apparence fragile, presque enfantine. Malgré tout, on sent de la détermination dans son regard.

Par deux fois auparavant, Michel l'avait déjà aperçue à des randonnées. On voyait en elle une personne sportive, habituée aux efforts et au grand air. Là non plus, elle ne s'était pas mêlée au groupe et s'était même amusée de voir deux ou trois garçons téméraires tenter en vain des approches de séduction. D'un naturel particulièrement timide, Michel n'avait pas osé l'aborder

malgré l'attirance qu'il sentait poindre en lui. De son côté, la jeune fille lui avait souri mais ne lui avait pas parlé. Tout à son chagrin, Michel oublie vite cette apparition et le quotidien reprend son cours.

A la maison, c'est sinistre. Didier et Robert sont particulièrement touchés. Le décès de Maria était malheureusement prévisible et les deux hommes l'avaient vécu comme une délivrance pour la pauvre femme qui avait enfin fini de souffrir tandis que le décès de la Mamette était inattendu. Bien qu'elle ait quatre vingt douze ans, elle n'était pas malade et avait toutes ses facultés, tant mentales que physiques.

Il manque quelque chose à ce dispositif bien huilé. La Mamette prenait ses repas avec eux et les préparait elle-même mais surtout, elle était la présence féminine de la maison. Les trois garçons prenaient un malin plaisir à la faire enrager et elle s'amusait de ces parties de taquineries.

Et puis, plus sérieusement, elle était là quand ils avaient besoin d'une oreille compréhensive à laquelle confier leurs doutes. Jamais, elle ne se serait permise de les sermonner. Elle écoutait en silence et si l'un ou l'autre avait besoin d'un conseil, à ce moment, elle donnait son avis, sans jamais chercher à infléchir la décision de son interlocuteur.

Pleine d'amour et de bon sens, elle savait d'instinct ce qu'ils avaient envie d'entendre comme conseils ou simplement comme bonnes paroles qui réchauffent le cœur.

Confortablement installée dans son fauteuil près de la cheminée, elle était là, tantôt à coudre ou à

raccommoder, à tricoter, ou simplement à somnoler mais elle était là et sa présence avait quelque chose de rassurant.

Tellement accablé par son chagrin, Robert est resté plusieurs jours sans se raser, sans même faire l'effort de se rendre présentable, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Il tourne en rond dans la maison, ne sachant que faire, ne sachant où aller. Même Bop, son chien, n'arrive pas à le secouer. Certes, ils sont allés courir dans les collines, mais le maître n'a pas le cœur à jouer et l'animal guette en vain un bâton ou une pomme de pin qu'il lui lancerait. Michel et Didier se lancent des coups d'œil inquiets mais aucun d'eux n'a la force de secouer son père. Eux, ils ont la chance d'avoir leurs activités sportives et professionnelles pour les obliger à sortir et à se rendre présentables autrement, il est probable qu'ils se seraient laissés aller à la morosité.

Et puis, un matin, en se regardant dans la glace, Robert a probablement eu peur de ce visage hirsute qui lui faisait face. Ce n'est sûrement pas cette image que sa maman aurait aimée de lui. Machinalement, les gestes lui sont revenus, il s'est habitué à vivre avec son chagrin et sa douleur et a repris le rythme de la vie.

Désormais, la vie continue. Maintenant, c'est lui qui assume seul, le quotidien de la maison. Déjà, pour éviter à sa mère d'avoir à monter et descendre l'escalier, il s'attaquait régulièrement au ménage du premier étage. Laissant à ses fils le soin de s'occuper de leur chambre, il faisait la salle de bains de fond en comble, passait l'aspirateur et passait un chiffon sur les meubles. Depuis de longues années déjà, il avait la charge de faire les

vitres pour soulager la pauvre Maria qui malgré toute sa bonne volonté, y aurait laissé sa santé déjà bien délabrée.

Finalement, faire les pavés et les poussières de la grande salle de séjour ne lui déplait pas trop mais il a beaucoup plus de mal avec la cuisine. Chaque fois qu'il cherche un plat ou un ustensile, il lui faut ouvrir tous les tiroirs et tous les placards avant de trouver le bon endroit.

Cette satanée cuisine, il est tout le temps en train de la ranger et il y a toujours quelque chose qui traîne. C'est là qu'il s'aperçoit de la patience qu'avaient Maria et la Mamette. On boit un verre et on le laisse traîner sur la table. On prépare un plat et il y a de suite plusieurs ustensiles ou couverts à laver. Ca ne finit jamais. Sans arrêt, il faut préparer les repas, faire la vaisselle, faire le ménage, ranger... et ça revient, et ça revient. Le petit déjeuner, le repas du midi, le repas du soir. Sans compter les petits creux qu'on peut avoir dans la journée et même la nuit.

Faire les courses est aussi quelque chose de nouveau pour lui. Bien sûr, une fois par semaine, il se rendait à Clermont l'Hérault avec sa maman, mais c'était elle qui gérait les courses, lui se contentait de pousser le caddie et de payer les commissions. La première fois qu'il a fait les courses tout seul, il s'est aperçu qu'il manquait la moitié des choses en rentrant à la maison. Il avait surtout oublié le gel douche et le beurre à tartiner. Comme il n'avait pas envie de retourner à Clermont l'Hérault, il a pu trouver du beurre ordinaire au village, quant au gel douche, ils ont attendu toute une semaine ; en attendant, ils se sont servi d'une bonne vieille savonnette qu'ils ont trouvé dans l'armoire de la salle de bains de Mamette qui avait tout un stock d'avance en

produit d'hygiène et de toilette... sauf pour ce qui est du rasage puisque Pépé est mort depuis beaucoup trop longtemps. Depuis, il fixe une liste sur le réfrigérateur à l'aide d'une magnète et il ajoute ce qu'il faut au fur et à mesure de ses besoins. Il a vivement conseillé à ses fils de venir inscrire ce dont ils ont besoin sur cette liste, s'ils ne veulent pas être pris de court.

Quant à la préparation des repas, elle tient d'une étrange alchimie qui leur vaut des éclats de rire lorsqu'ils goûtent aux plats mais Michel et Didier n'osent pas trop se moquer de lui de peur qu'il leur propose de s'y coller chacun leur tour.

En ce mois de mars, la vigne occupe une grosse partie du temps de Didier qui jongle avec les entraînements de rugby des Cadets. Il est heureux d'avoir le rugby qui l'oblige à voir d'autres personnes car lui aussi ne sait plus très bien où il en est depuis le décès de sa grand-mère.

Pour Michel, c'est la pleine saison des randonnées. En ce moment, il a fort à faire avec les classes vertes qui séjournent dans la région et le week-end, avec les groupes plus chahuteurs qui s'inscrivent auprès des Offices du Tourisme. Chaque soir, lorsqu'il rentrait de sa journée, il faisait un petit câlin à sa grand-mère, comme du temps où il était petit. En grandissant, il avait toujours gardé ce rituel avec la bonne vieille qui l'appelait toujours « Mon Petitou ».

Un matin, à l'heure du petit déjeuner, Robert repose le Midi Libre dont il épluchait les nouvelles et annonce à

ses deux fils qu'il va prendre rendez-vous chez le Notaire pour la succession de la Mamette.

- Prenez le temps de réfléchir, il n'y a rien qui presse. Le banquier m'a conseillé de prendre rendez-vous chez le Notaire par rapport aux impôts. Il n'y a pas grand-chose à partager : quelques vignes, la maison, quelques comptes d'épargne et ça doit être à peu près tout. Mon frère et ma sœur ont déjà eu leur part il y a quelques années. Quand Yves et Chantal ont fait construire leur maison, mes parents ont vendu des vignes et leur ont fait des donations. Ils sont passés devant le Notaire et ce qui restait à Mamette est la part qui me revient après sa mort. J'hérite donc de ce qui reste et vais en profiter pour vous faire une donation partage. Didier, je pense te donner les vignes et pour toi Michel, les comptes en banque de Mamette. Je garde cette maison jusqu'à ma mort mais par contre, je ne sais pas lequel de vous deux voudrait la maison du village de Mamette ou si vous préférez qu'on la vende. Vous pouvez y réfléchir d'ici à ce qu'on ait le rendez-vous.

### III - NINA

- Toi, au moins, ce n'est pas compliqué. Si tu n'es pas chez toi, on sait où te trouver.

Emmanuelle est venue rejoindre sa fille au bout de la jetée du Grau d'Agde. Elle a laissé sa voiture devant la maison de sa fille et parcouru le reste du chemin à pieds. D'une part, la jetée est toute proche et surtout, c'est une si agréable promenade pour se rendre jusqu'à ce petit bout du monde. Comme d'habitude, Emmanuelle longe le muret qui sépare la plage de la chaussée. A cette époque de l'année et en plus en semaine, la longue plage de sable blond et fin est vide, à l'exception de quelques couples de retraités qui s'y promènent, souvent accompagnés de leur chien. Aujourd'hui, il n'y a pas de vent ; c'est une belle journée de fin d'hiver. D'ailleurs, ici, c'est plus le printemps que l'hiver ; il fait doux et le soleil inonde généreusement le golfe du Lion. Les vagues viennent mourir silencieusement sur la plage, la mer est d'huile. Elle traverse le parking, désert en cette saison, alors qu'il est si difficile de trouver une place en été. Elle arrive sur la jetée de grosses pierres volcaniques qui accompagne le fleuve Hérault sur ces dernières centaines de mètres. A le voir ainsi, si calme avec ses eaux d'un gris vert aux reflets changeants d'argent, on a du mal à imaginer que ce cours d'eau puisse se transformer quelquefois en un torrent boueux qui déborde allègrement de son lit pour aller transformer les environs en un immense lac de limon.

Après avoir admiré le tableau du fleuve avec, de l'autre côté en arrière plan, la Tamarissière puis la vue peut aller, selon les jours, jusqu'aux contreforts des

Pyrénées. Emmanuelle tourne à gauche pour rejoindre sa fille qui, elle n'en doute pas, est en train de réfléchir à sa place favorite. Cette petite centaine de mètres, Emmanuelle ne l'aime pas trop ; la jetée a été construite à l'aide de pierres volcaniques du Mont Saint Loup tout proche. Les touristes qui pensent tout savoir mieux que les autochtones, affirment qu'il ne faut pas dire le Mont Saint Loup mais le Pic Saint Loup, ce en quoi ils se trompent car le Pic Saint Loup est proche de Montpellier et peu de gens savent que la minuscule colline qui s'élève près de la station du Cap d'Agde est un ancien volcan éteint et qui porte le nom de Mont Saint Loup. Cette jetée du Grau d'Agde, aux pierres irrégulières de pouzzolane, Emmanuelle ne l'aime pas car n'ayant pas spécialement le sens de l'équilibre, elle s'y tort souvent les chevilles et trouve les aspérités désagréables sous le pied.

Comme elle s'y attendait, Nina est là, assise sur les derniers rochers, face à la mer, le regard perdu sur l'horizon, ses longs cheveux noirs balayés par le vent omniprésent à cet endroit. C'est le bout du monde de sa fille. Toute petite déjà, il fallait qu'Emmanuelle l'emmène ici, au moins une fois par semaine. Elle n'a jamais compris l'amour viscéral de sa fille pour cet endroit et lorsque Nina, devenue adulte est venue habiter le Grau d'Agde, la jeune femme n'en a pas été surprise.

A l'origine, le Grau d'Agde, tout comme le Cap d'Agde d'ailleurs construit dans le début des années 1970, était la station balnéaire d'Agde, uniquement habitée par quelques couples de retraités en hiver, mais au fur et à mesure des années et de la pression démographique, c'est devenue une petite commune

habitée à l'année par des foyers fuyant les centres urbains trop impersonnels.

Depuis son plus jeune âge, Nina se sent comme apaisée lorsqu'elle est ici et c'est tout naturellement au Grau d'Agde qu'elle est venue s'établir dès qu'elle en a eu la possibilité.

Le décès de sa grand-mère, au début du mois, l'a ébranlée et lorsque le prêtre de la paroisse de Mourèze, qui était le seul à connaître l'existence de la petite, appelée, la jeune fille a senti son univers s'écrouler autour d'elle. Elle n'avait pas vu vieillir la Mamette, ou plus précisément, elle l'avait toujours connu vieille et pour elle, s'est comme si elle était éternelle. Et puis, après coup, elle a compris que plus jamais, elle ne retournerait à Mourèze où elle a une partie de ses souvenirs d'enfance. Elle n'a plus de raisons de retourner dans ce village puisqu'elle n'y a plus d'attaches et pourtant, elle se sentait proche de sa famille inconnue.

Durant obsèques de sa grand-mère, elle a senti le regard interrogateur de Michel qui la dévisageait. Jamais ce garçon ne saurait qu'ils sont pourtant si proches et elle retournerait dans le néant de sa mémoire.

Et puis, il y a eu cette convocation du Notaire qui est arrivée ce matin. C'en est trop en si peu de temps. Si elle a reçu ce courrier, c'est que la Mamette a laissé un testament dans lequel son existence est révélée et elle n'était pas préparée à cette confrontation avec le reste de sa famille. Elle était persuadée que son père et ses demi-frères ignorerait toujours son existence. Comment allaient-ils réagir ? Qu'allait-elle leur dire ? Il lui faudrait se justifier alors qu'elle n'y est pour rien et ça l'agace.

Elle a besoin d'y voir clair et surtout, elle a besoin de réfléchir aux nombreuses questions qu'elle se pose.

Comme d'habitude, chaque fois qu'il lui faut retrouver le calme et la sérénité, elle vient s'asseoir sur son bout de rocher, au pied du phare vert marquant l'embouchure du fleuve. A sa droite, sur l'autre rive, la Tamarissière, autre quartier d'Agde, plus loin Farinette, la plage de Vias et encore plus loin, Portiragnes, Sérignan et Valras. Beaucoup plus loin, perdues dans une légère brume, elle devine Narbonne Plage et Saint Pierre la Mer puis le regard se perd sur l'ombre sombre des Pyrénées qui viennent mourir dans les eaux d'un bleu profond. A sa gauche, la vue est de suite plus limitée. Elle voit bien sûr le Fort Brescou et l'avancée des plages du Cap d'Agde. Face à elle, l'immensité de la Méditerranée aux reflets gris, bleus et verts. Elle imagine, de l'autre côté, les côtes de l'Afrique du Nord. Un jour, pour se faire plaisir, peut être qu'elle entreprendra une traversée sans risque, en solitaire sur son voilier.

Mais pour le moment, si elle est assise sur son rocher, c'est pour tenter de calmer son trop plein d'angoisse. En réfléchissant, elle regarde les vagues qui viennent se fracasser avec violence sur les rochers sous ses pieds. Machinalement, elle compte... et inmanquablement, la septième vague est plus forte, plus puissante et éclabousse son petit visage soucieux, de ses embruns.

Si la Mamette a parlé d'elle dans son testament, il faut qu'elle y aille, elle n'est pas du genre à se défausser devant une difficulté. Et de toute façon, même si elle n'allait pas à ce rendez-vous, le Notaire dévoilerait tout de même son existence à son père et ses frères. Alors,

autant y aller mais elle craint leur réaction. Bien sûr, lorsque Mamette parlait d'eux, elle vantait sans cesse leur générosité et leur ouverture d'esprit mais de là à accepter une intruse qui débarque comme ça, avec ses gros souliers ! Ca allait leur tomber d'un seul coup sur la tête sans même leur laisser le temps de comprendre ce qui leur arrive. Elle se mettait à leur place et comprendrait forcément s'ils ont une réaction hostile.

Décidément ! C'est bien la première fois que Nina se prend à reprocher à sa mère de l'avoir mise au monde. Maintenant, c'est elle qui est dans la galère.

- Toi, au moins, ce n'est pas compliqué. Si tu n'es pas chez toi, on sait où te trouver.

Elle se tourne vers sa mère, comme si elle émergeait d'un rêve lointain.

- Tu sais que j'ai besoin de la mer pour vivre, pour consoler mes chagrins et apaiser mes doutes.

- Mais tu habites face à la plage, ton métier c'est la voile et quand tu n'es pas sur un voilier, il te faut encore la mer.

- C'est vrai. J'ai la mer devant moi quand je suis à la maison mais c'est ici, sur mon bout de rocher que je suis le mieux pour réfléchir. Ici, c'est mon royaume et j'ai l'impression que rien ne peut m'atteindre. Mais une fois que je pars d'ici, il me faut affronter le monde qui nous entoure.

Emmanuelle est un peu jalouse de cette passion qui dévore sa fille. Elle n'a qu'elle dans sa vie et elle trouve qu'elle ne la voit pas assez. Ce n'est pas que Nina soit égoïste ou une ingrate mais sa passion emplit sa vie toute entière. Et de toute façon, Emmanuelle exagère quand

même un peu dans ses sentiments. La mère et la fille se téléphonent au minimum deux fois par jour et elles restent rarement plus de trois jours sans se voir.

Mais Emmanuelle fait passer son amour pour sa fille bien avant son métier et sa propre vie. Elle était seule à la naissance de Nina, seule pour l'élever et donc il lui fallait travailler dur pour subvenir à leurs besoins et elle n'était pas suffisamment à la maison pour la voir grandir. Maintenant que sa fille est autonome, y compris financièrement, la jeune femme s'aperçoit qu'elle n'a rien d'autre dans sa vie en dehors de son travail et de sa fille et elle a un grand vide à combler.

L'amour de la mère et de sa fille est fusionnel ; elles n'ont pas forcément besoin de se parler pour savoir ce qu'elles ressentent mais en fait, depuis que Nina a acheté Le Refuge, Emmanuelle vit mal sa solitude malgré un métier d'Infirmière qui lui laisse trop peu de temps pour s'ennuyer. Elle commence ses tournées très tôt le matin mais par contre, les patients n'aiment pas particulièrement les visites trop tardives aussi, le soir lorsqu'elle rentre, elle vérifie de suite sa mallette pour le lendemain, prend connaissance des appels en absence sur son répondeur téléphonique, remplit les inévitables papiers et dossiers puis s'octroie une longue soirée solitaire en tête à tête avec Patrick Poivre d'Arvor qui égraine les actualités à la télé. Rien de bien folichon et c'est dans ces moments-là qu'elle ressent tout le poids de la solitude.

Plutôt petite, les cheveux courts et soyeux où le châtain clair commence cependant à s'iriser de quelques mèches argentées, elle paraît beaucoup plus jeune que ses quarante sept ans. A la voir comme ça, menue et habillée

comme les jeunes auxquels elle ressemble et dont elle se sent plus proche que bien des personnes de son âge, on lui donne tout au plus une trentaine d'années ce qui fait que lorsqu'elle se promène dans la rue avec sa fille, on pourrait aisément les prendre pour deux sœurs mais en aucun cas pour la mère et la fille.

Comme beaucoup de passionnés, Nina est silencieuse quand elle est face à la mer aussi, Emmanuelle regarde-t-elle sa fille en silence. Elle sait ce qui lui trotte dans la tête et elle aussi redoute cet instant où la vérité éclatera. Que se passera-t-il ? Comment Robert réagira-t-il en découvrant sa fille ? Et comment réagira-t-il envers elle ? Mais pour le moment, c'est surtout sa fille qui la préoccupe. Elle, elle sera bien à temps d'avoir une explication s'il le faut. Elle regarde sa fille qui ne quitte pas la mer du regard, laissant ses jambes se balancer dans le vide.

Si seulement, comme toutes les jeunes filles de vingt ans, Nina pouvait un peu penser aux garçons. Mais non, toutes les pensées de sa fille sont accaparées par les grands navigateurs, les régates, les transats et le comble, c'est ce culte qu'elle voue à Eric Tabarly. La petite maison de Nina est entièrement tapissée de photos et de posters du célèbre navigateur. De partout, dans toutes les pièces, y compris aux toilettes, des livres, des K7 vidéo, des DVD, des maquettes de ses différents Pen Duick. Pour Nina, Eric Tabarly est le père qu'elle aurait aimé avoir, le modèle de sa vie.

Emmanuelle se souvient de ce matin du treize juin mil neuf cent quatre vingt dix huit lorsque toutes les radios ont annoncé l'atroce disparition en mer du célèbre

navigateur. Et pour comble, il a disparu à bord de son cher Pen Duick, en se rendant aux célébrations du centième anniversaire du mythique bateau. En pleine nuit, en pleine mer et à bord de ce voilier qui a été l'amour de toute une vie. Des jours durant, Nina avait pleuré, espérant qu'il aurait été repêché par un bateau croisant à proximité. Mais il n'y avait pas de bateau tout proche et la température de l'eau était glaciale. La mort ne faisait hélas aucun doute mais Nina se raccrochait à un infime espoir, jusqu'à se qu'on retrouve le corps sans vie.

Plus que la mort de son idole, c'est le regret de n'avoir jamais pu l'approcher, le rencontrer qui a été douloureux pour l'adolescente. Des torrents de larmes. Et chaque fois qu'elle pensait à lui, elle se remettait à pleurer. Pour la première fois, Emmanuelle s'est sentie impuissante à apaiser le chagrin de sa fille.

Combien de fois Nina a-t-elle dit à sa mère qu'elle aurait aimé avoir un père tel que lui. Un peu bourru et solitaire, très peu bavard et démonstratif mais un homme responsable face à ses actes, à ses décisions et à sa passion.

- Il est mort de sa passion. C'est la plus belle mort qu'on puisse souhaiter. Moi aussi, j'aimerais mourir comme lui, en mer. De toute façon, lorsque je mourrai, tu as promis de disperser mes cendres en mer.

- Ne dis pas de bêtises. Tu sais bien que je n'aime pas quand tu me dis ça. Et de toute façon, c'est à moi de partir la première, il n'est pas dans la logique des choses que les enfants partent avant leurs parents. Ne dis pas ça, tu sais qu'après, ça me travaille et ça m'empêche de dormir.

Nina quitte enfin sa place et vient placer un baiser sur la joue de sa mère.

Elle ne pose jamais de questions sur son père dont d'ailleurs elle ne porte pas le nom et qui ignore sa naissance. Elle ne peut pas en vouloir à cet homme puisque sa mère lui a caché sa grossesse. Cette situation la fait même rire.

- Tu sais, dit-elle un jour à sa mère. L'été à la télé, il y a ces fameux feuilletons qui tournent bien souvent autour d'un secret de famille. Et bien, ma naissance aussi est un secret de famille puisqu'il n'y a que Mamette, toi et moi à connaître la vérité.

Ce qu'elle sait de son père, c'est qu'il était un joueur de rugby de haut niveau qui avait eu un grave accident lors d'un match et était allé en rééducation à Lamalou où Emmanuelle était infirmière à cette époque.

Sa mère qui avait vingt six ans à l'époque, travaillait dans ce centre depuis deux ans déjà. Lamalou les Bains est une ville thermale, certes charmante mais avec bien peu de distractions pour les jeunes. Il y a là un casino, de nombreux restaurants et quelques cafés mais c'étaient des plaisirs qui ne l'attiraient pas plus que ça. Ses journées de repos, elle préférait les passer à faire de grandes ballades dans le Caroux ou la Montagne Noire. Bien que Béziers ne soit pas à plus de cinquante kilomètres, elle n'aimait pas particulièrement cette route et ne se rendait à la grande ville que lorsqu'elle ne pouvait pas faire autrement.

D'un caractère très craintif, elle n'arrivait pas à accorder sa confiance aux hommes de son âge qu'elle

trouvait trop immatures et de ce fait, c'était faite à l'idée de rester une célibataire endurcie.

Lorsque Robert a été admis dans son service, elle a été amusée par sa voix un peu cassée qui lui rappelait celle d'un autre Robert : Robert Hossein, acteur dont elle est une admiratrice de longue date, depuis qu'elle en est tombée amoureuse lorsque petite fille, elle avait regardé tous les films de la série des « Angélique ».

De plus, son patient a toujours un mot aimable pour elle et tout en étant en grande partie cloué dans son lit, il est particulièrement galant, ce qui ne l'étonne qu'à moitié car elle s'est vite rendu compte que c'est un grand macho, mais dans le bon sens du terme.

Emmanuelle est tombée amoureuse au premier regard de ce grand homme brun et viril, à la musculature sculpturale mais il lui avait dit qu'il était marié et père de famille. Elle avait bien du mal à résister à l'attrait de ce regard de braise doublé d'un sourire enjôleur laissant apparaître des dents d'une blancheur éclatante. Robert s'est vite rendu compte du trouble de la jeune fille et s'est pris au jeu de la taquiner pour la faire rougir.

Durant plusieurs semaines, Emmanuelle l'a soigné. Ils sont vite devenus très complices. Dès qu'elle posait ses mains sur son corps pour les soins, il ne pouvait réprimer ses réactions, ce qui attisait encore plus le désir de la jeune femme. L'éloignement d'avec sa famille, la force de la nature, le corps ardent et menu d'Emmanuelle, son sourire désarmant... une brève liaison clandestine est née, sans espoir de lendemain.

Dès que Robert a pu faire quelques pas, le couple passait des heures tumultueuses dans le petit studio de l'infirmière. C'était la première fois qu'elle

s'abandonnait à ce point dans les bras d'un homme. Nulle pudeur, nulle retenue. Leurs corps se rejoignaient dans une parfaite harmonie qui les laissait exténués mais heureux. Les soins et la rééducation se faisant principalement le matin aussi, dans l'après-midi, dès son service terminé, Emmanuelle se précipitait chez elle où son amant la rejoignait. Il lui avait dit qu'il aimait sincèrement sa femme et que leur aventure se terminerait inévitablement avec la fin des soins et elle en avait accepté les règles du jeu.

Dans l'intimité du petit studio, sur le canapé-lit peu confortable et grinçant, ils se défiaient en des joutes où l'interdit n'existait pas. C'était l'extase à tous les coups et la jeune furie en redemandait encore et toujours mais lui, dans sa fierté, n'abandonnait jamais le combat. Jamais de sa vie, il n'avait connu une telle osmose, leurs corps s'attiraient comme des aimants. Robert qui avait eu de très nombreuses conquêtes, connaissait parfaitement tous les jeux, toutes les techniques de l'amour. Avant lui, elle n'avait eu que quelques rares aventures mais qui s'étaient toutes soldées par une rupture, Emmanuelle cherchant à la fois la complicité physique et intellectuelle. Ses précédents compagnons, trop rapides, allaient à l'essentiel et elle retirait peu de plaisir à leurs étreintes ; elle était persuadée d'être frigide. Robert avait une joie immense à l'initier, à lui faire découvrir les plaisirs sans pudeur. Il s'est fait le professeur d'une élève qui ne demandait qu'à progresser, qu'à aller plus loin dans les expériences. Il lui a appris à connaître elle-même son propre corps, à rechercher et reconnaître ses zones érogènes. Il l'a complètement désinhibée, elle qui dans son éducation judéo-chrétienne, pensait que la recherche

du plaisir solitaire est sale et tabou. Il lui a fait découvrir qu'elle peut arriver à l'orgasme par d'autres caresses, d'autres pénétrations. Elle a compris d'instinct que la seule limite qu'elle s'imposait est celle de la douleur ; tout le reste, tout ce qui peut donner du plaisir n'étant ni sale, ni interdit.

Robert, en professeur consciencieux et patient lui a tout appris, progressivement pour ne pas la choquer et donc pour éviter de la bloquer, initiait sa partenaire qui loin de s'offusquer, maîtrisait au mieux son corps pour retarder le moment de la jouissance et atteindre le paroxysme de l'extase. C'était une attirance des corps ; il préférait ne pas se poser de questions au sujet d'éventuels sentiments et profitait pleinement du moment présent.

C'est quelques semaines après le départ de Robert qu'Emmanuelle a découvert sa grossesse. Elle avait voulu garder le bébé mais était restée fidèle à sa promesse de ne pas tenter de le voir après la belle période de Lamalou.

Nina était née, si belle, si sauvage. Le cheveu noir, le regard noir et profond... elle ressemblait vraiment beaucoup à son beau joueur de rugby.

Seulement, Emmanuelle était seule, elle n'avait pas de famille. A dix huit ans, elle avait voulu savoir qui elle était, d'où elle venait. Par une assistante sociale de la DDASS, elle avait appris que son père s'était tué d'un accident de moto en se rendant à la maternité le jour de sa naissance. Sa mère, devenue folle de douleur, s'est suicidée alors que la fillette avait trois ans. Aucune famille ne s'étant manifestée, pas plus l'école que les voisins ne lui connaissaient de proches, Emmanuelle avait donc passé son enfance de famille d'accueil en

famille d'accueil. Sans avoir été particulièrement malheureuse, elle n'a cependant gardé de contact avec aucune d'elles. Pour des raisons qu'elle a toujours ignorées, elle ne restait jamais plus de deux ou trois ans dans chaque famille, trop peu pour se faire des attaches ou des souvenirs.

Elle aimait l'école et aurait pu faire de brillantes études mais n'a jamais été poussé en ce sens. A dix sept ans, elle était entrée dans une clinique de Béziers pour y faire des ménages. Son travail ne lui plaisait pas spécialement mais une secrétaire avec laquelle elle s'était liée d'amitié, lui a conseillé de s'inscrire aux cours de formation professionnelle auxquelles elle pouvait prétendre.

Elle s'est jetée avec passion dans ses études, n'ayant pas de sacrifice particulier à faire car en dehors de son travail, elle sortait très peu et avait donc largement de loisirs pour étudier et progresser. Elle est rapidement devenue Aide Soignante et a continué ses cours jusqu'à obtenir ce diplôme d'Infirmière dont elle est si fière.

Elle serait bien restée à faire carrière dans cette clinique biterroise mais un climat permanent de conflit entre les différents actionnaires y a rendu l'atmosphère particulièrement pénible. C'est une fois de plus son amie secrétaire qui lui a indiqué un jour, qu'on recherchait des Infirmières et des Aides Soignantes à Lamalou.

Elle travaillait depuis déjà quelques années dans ce centre de rééducation lorsque Robert y est arrivé suite à un accident de rugby.

A la naissance de sa fille et pour pouvoir s'occuper d'elle, elle était devenue infirmière libérale à Béziers et faisait beaucoup de route. Et si il lui arrivait un accident ?

Qu'advierait-il de Nina ? N'ayant pas de famille, elle était terrorisée à l'idée que sa fille puisse connaître un jour son triste sort.

Coincée entre la promesse faite à Robert et son désir de protéger l'avenir de sa fille, Emmanuelle était un jour partie en repérage à Mourèze. Elle ne savait pas ce qu'elle allait y faire ou y chercher mais son instinct lui disait qu'il fallait qu'elle s'y rende. Elle avait caressé le secret espoir de rencontrer Robert par hasard et de lui dévoiler toute la vérité pour qu'au moins, sans que sa femme en soit avertie, il puisse surveiller de loin sa petite fille. Elle savait qu'il habitait Mourèze mais ne connaissait pas son adresse et ne se serait pas permis de le rechercher. Si seulement, le hasard l'avait fait le rencontrer par inadvertance au coin d'une rue, c'était tout ce qu'elle souhaitait mais ce n'était pas le cas.

C'était par une chaude journée de la fin du mois de mai, elle déambulait dans les ruelles ensoleillées de la cité, poussant le landau et riant des mimiques comiques du bébé. Il n'y avait personne dans les rues et en se promenant, elle regardait les façades grises des maisons espérant peut être que le hasard viendrait à son secours.

Le village est vraiment minuscule et elle en avait vite fait le tour sans rencontrer âme qui vive. Il était inutile de rester plus longtemps. Tranquillement, Emmanuelle redescendait la rue principale pour se diriger vers le parking, légèrement à l'extérieur du village. Elle essayait d'encaisser la déception qui l'envahissait bien qu'en venant, elle ne se fut pas attendue à un miracle.

Derrière sa fenêtre aux voilages blancs brodés de motifs rouges, la Mamette observait cette jeune inconnue

à l'allure si enfantine. Son regard averti lui disait qu'il ne s'agissait pas d'une touriste ; la jeune femme à la poussette ne regardait pas : elle scrutait. Sous prétexte d'arranger quelque fleur de la balconnière, la Mamette ouvrit la fenêtre.

- Belle journée, n'est-ce pas ?

- Oui, il fait beau. J'en profite pour faire une grande promenade avec mon Bébé.

- Vous n'êtes pas d'ici ?

Ce n'était pas de l'inquisition ni de l'incorrection. Dans ce coin de France, les gens sont curieux et directs.

- Non, j'habite à Lamalou et je profite d'une journée de repos pour prendre l'air.

- A Lamalou aussi, il y a la montagne.

- Oui, mais lorsque je m'y promène, je rencontre trop de personnes que je connais. J'ai envie d'être un peu seule. On m'a tellement parlé du Cirque de Mourèze que je me suis dit que c'était une bonne idée de promenade. D'ailleurs j'y reviendrais pour une randonnée mais sans mon bébé.

Elle ment mal, la Mamette s'en rend compte et Emmanuelle n'est pas dupe, elle se sent un peu gênée.

Dans son landau, le bébé se met à pleurer.

-Excusez-moi, c'est l'heure du biberon.

Elle espère s'esquiver.

- Entrez ! Vous serez mieux à la maison pour cela et ensuite, vous pourrez changer le Bébé. C'est un garçon ?

- Non, c'est une petite fille. Elle s'appelle Nina.

- C'est un bien joli prénom et il est original.

Emmanuelle accepte la proposition de la petite vieille. Ce sera plus pratique pour elle pour s'occuper du

bébé. Et puis, il lui vient subitement une idée en tête. Elle est suffisamment fine pour amener la conversation là où elle veut. Lorsqu'elle sentira le bon moment venu, elle la questionnera naïvement sur les habitants du village. Peut-être qu'elle en apprendra un peu plus sur ce qu'elle cherche.

- Sacré Diou ! Ces grands yeux qu'elle a !

- Oui, ce sont les yeux de son père.

- Il n'est pas venu se promener avec vous ?

- Non, il ne sait pas qu'il a une fille. Notre histoire s'est achevée avant même que je sache que j'étais enceinte.

Pendant qu'Emmanuelle s'occupe de la petite, la Mamette a sorti des verres, des biscuits, des rafraîchissements et quelques friandises.

Le bébé a pris son biberon et sa maman l'a changée. Maintenant, elle gazouille dans son landau en agitant ses petites mains au-dessus de son visage. Les deux femmes sourient un instant sans rien dire. Petit à petit, la conversation s'engage comme si les deux femmes se connaissaient depuis toujours.

La Mamette est un brin curieuse et la jeune femme a besoin de se confier. N'ayant pas de parents, elle vient de la D.D.A.S.S. A force de courage et de ténacité, elle a fini par décrocher un diplôme d'infirmière et depuis, elle travaille à Lamalou. Ni heureuse ni malheureuse, son métier lui plaît et elle n'a pas d'états d'âme.

Très curieuse, la Mamette lui pose question sur question et Emmanuelle se confie, faisant une confiance absolue à l'inconnue. Elle aurait tellement aimé avoir une maman ou une grand-mère à qui se confier et qui pourrait

utilement la conseiller. Au bout d'un moment, la brave vieille connaît tout de la vie de la jeune femme jusqu'à son arrivée à Lamalou.

Sans se faire prier, Emmanuelle continue le cours de son récit. Elle n'est pas mariée mais sa solitude ne lui pèse pas. En jeune femme émancipée de sa génération, elle prend la pilule et a bien quelques aventures de ci de là mais rien de sérieux. Peut être qu'au fond d'elle-même, elle n'a pas envie d'entraver sa liberté... ou peut être, attend-elle autre chose. Rêveuse et idéaliste, elle croit au Prince Charmant et elle est persuadée qu'un jour, il viendra, chevauchant son beau cheval blanc. En attendant, elle travaille dans ce site verdoyant qu'est cette ville d'eaux.

Une vie tranquille mais pas forcément monotone puisqu'elle fait de longues promenades dans les collines environnantes. Son avenir ? A l'exception de son travail, elle ne fait pas de projets. Elle n'est pas de celles qui cherchent l'âme sœur à tout prix. Si elle rencontre son Prince Charmant, tant mieux, sinon tant pis. Pour le moment, ce n'est pas son principal souci.

Lorsque Robert est arrivé à Lamalou après un accident de rugby, elle est tombée sous le charme de ce beau ténébreux. Bien sûr, en faisant son récit, elle ne cite pas le prénom ni le nom de famille du père de son enfant. Elle explique simplement que parmi ses clients, celui qui avait fait chavirer son cœur lui avait souvent parlé de Mourèze, sans autre précision.

- D'ailleurs, précise-t-elle précipitamment, je ne sais pas où il habite. Bien entendu, ça sonne faux et la Mamette n'est pas tombée dans le panneau. Elle ignorait

que la Mamette avait fait depuis un petit moment déjà, le rapprochement avec son si séduisant fiston.

Il lui avait dit qu'il était marié et père de famille et qu'il aimait sincèrement sa femme. Elle lui avait répondu que pour elle, il ne serait qu'un bon souvenir et rien de plus puisque de toute façon, elle prend ses précautions.

Elle est sûre qu'il ne s'agit pas d'un oubli, la boîte de pilules est avec le sucre et la première chose qu'elle fait le matin en se levant, c'est de prendre son café et la pilule. La seule explication possible peut être une nausée. Il lui arrive quelques fois d'être malade lorsqu'elle prodigue des soins à des grands brûlés. La vue des chairs à vif et l'odeur désagréables dégagées par les plaies lui soulèvent le cœur.

Lorsqu'elle a découvert sa grossesse, Robert était déjà reparti. Avant son départ, elle lui avait promis de ne pas chercher à le revoir pour ne pas mettre son couple en danger et d'ailleurs, ils n'avaient même pas échangé leurs numéros de téléphone. Elle était droite et honnête et il était évident qu'elle ne chercherait pas à le revoir. Elle avait près de trente ans. Ce bébé, elle le désirait. Elle ne serait pas la première femme à élever seule un enfant... et au moins, il ne souffrirait pas de voir ses parents se disputer et divorcer.

La Mamette était flattée de constater que cette jeune maman était particulièrement réfléchie et déterminée. Lorsqu'elle arrive au récit du moment de la naissance de Nina, la vieille femme voit qu'elle aborde un point douloureux et délicat.

- Je ne voudrais pas que ma fille connaisse la même enfance que la mienne. S'il m'arrivait un accident,

immanquablement, elle serait placée à la D.D.A.S.S. puisque je n'ai pas de famille et je ne supporte pas cette idée. Je ne veux pas qu'elle connaisse les mêmes galères que moi mais d'autre part, j'ai donné ma parole à son père.

La Mamette a écouté son récit sans rien dire et maintenant, elle a les larmes aux yeux.

- Cet homme dont vous taisez si bien le nom n'est autre que mon fils Robert. Il a eu un accident il y a près de deux ans et il est allé en rééducation à Lamalou. N'essayez pas de me dire le contraire.

Cette petite Princesse a son visage avec ses grands yeux noirs et ses cheveux noirs et drus. Vous avez fait une promesse à Robert et je suis d'accord avec vous pour qu'il n'en sache rien. Ma belle fille est un ange de douceur et je ne voudrais pas qu'elle souffre. Elle est gravement malade et les médecins n'ont laissé aucun espoir de guérison. Elle en a pour quelques années tout au plus et j'aimerais qu'elle s'en aille dans la paix et la sérénité. Je ne sais pas si mon fils vous l'avez dit mais ils ont deux garçons de dix et cinq ans.

Si vous le souhaitez, j'aimerais tant être la grand-mère de cette petite fille et un peu pour vous, cette maman que vous n'avez pas eue. Ayez confiance en votre destin et ne cherchez pas à le revoir contre sa volonté. Si vos chemins doivent se croiser de nouveau, ce sera le hasard qui le décidera.

Depuis ce jour, les deux femmes sont restées en contact. La mère et la grand-mère se téléphonaient tous les jours et elles se voyaient régulièrement mais surtout pas à Mourèze pour ne pas risquer de rencontrer Robert.

Elle était devenue «Mémé Mourèze» mais en grandissant, Nina ne comprenait pas comment elle pouvait avoir une grand-mère alors que sa mère n'avait pas de parents et qu'elle-même n'avait pas de papa.

A la grande surprise de son fils, la Mamette prétextait quelquefois qu'elle partait passer quelques jours chez sa sœur ; en réalité, la grand-mère venait passer quelques jours à Béziers pour garder la petite durant une partie des vacances scolaires lorsque sa maman travaillait.

La petite fille avait grandi. Elle était devenue une magnifique sauvageonne ayant un amour viscéral pour la mer et les bateaux. Si ce n'est la taille fine et son petit visage fin d'Emmanuelle, elle ressemble beaucoup plus à son père qu'à sa mère. Le regard surtout ; elle a les mêmes yeux et le même regard coquin et perçant. Elle adorait sa grand-mère qui était d'une grande générosité avec elle.

Durant son enfance monoparentale, Nina n'a jamais manqué de rien et surtout pas d'amour. Surtout pas de l'amour étouffant et envahissant de sa mère, ni de celui bienveillant et généreux de sa grand-mère. Son amour fusionnel avec sa mère, n'empêche pas les deux jeunes femmes de se chamailler sans cesse. Nina trouve que sa mère l'empêche de respirer à être à ce point omniprésente.

Quand elle a eu dix huit ans, sa grand-mère lui a raconté le mystère de sa naissance. Robert était déjà veuf depuis plusieurs années mais Nina n'avait pas jugé utile de débouler dans sa vie. Mamette lui a montré des photos et quelques films en super huit. Elle lui parle d'eux si bien que sans les connaître réellement, Nina a

l'impression de faire partie de leur vie. En réalité, ce sont eux qui font partie de la sienne, sans le savoir.

Elle sait maintenant qu'elle a deux frères et par deux fois, elle a participé à des randonnées menées par son frère Michel. Elle se sentait attirée par ce bel adonis d'apparence si fragile malgré un corps musclé et doré par le soleil. Par politesse, il l'a salué comme il le fait systématiquement au départ de chaque randonnée avec chaque participant mais le sourire franc qu'il lui a adressé, disait assez bien qu'il aurait souhaité faire plus ample connaissance. La jeune fille avait préféré s'esquiver rapidement en fin de rando afin de ne pas commettre de faux pas qui risqueraient de la mettre en périlleuse posture.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que maintenant qu'elle sait qui elle est et connaît l'histoire de sa naissance et de son enfance, Nina se sent à l'aise dans ses baskets.

Finalement, ça lui va bien de savoir qu'elle est le fruit d'une liaison brève et passionnée plutôt que l'enfant banale d'un couple banal, c'est plus romantique. Ce qu'elle sait de son père ne lui déplaît pas. Au moins, avec des géniteurs comme les siens, elle comprend mieux pourquoi elle a tant besoin de liberté et de grands espaces.

Son père et ses frères vivent dans ce décor grandiose qu'est le cirque de Mourèze et elle, c'est le côté sauvage et infini de la mer qui l'attire. Au niveau professionnel aussi, Nina constate qu'aucun des membres de sa famille ne travaille chez un employeur ; chacun est autonome et indépendant dans sa profession.

Aussi loin que ses souvenirs remontent, elle a toujours aimé la mer et les bateaux. Petite fille, elle a longtemps joué avec un bateau en bois rouge et jaune à roulettes et qu'elle traînait partout avec elle. Plus tard, ça a été les maquettes de bateaux. Tous les bateaux, les voiliers, les bateaux de pêche, les bateaux militaires. De la maquette du France au Charles de Gaulle en passant par la Calypso... et bien entendu, les Pen Duick de son cher Eric Tabarly. Pendant qu'elle construisait ses maquettes, elle imaginait la vie des hommes à bord et leurs voyages. Elle rêvait de glorieuses courses transatlantiques, des mythiques épopées des grands aventuriers. Un film qui l'a bouleversé et qu'elle regarde souvent est celui qui retrace les aventures du Bounty dans sa version avec Marlon Brando. Ah ! si elle avait été à bord, elle aurait pris fait et cause pour le ravissant Christian Fletcher.

Elle aussi rêvait de tours du monde en solitaire, de découvrir les îles, de rencontrer toutes sortes d'animaux, des gens extraordinaires, des peuplades sauvages.

- Commencer sagement par la découverte des îles de la Méditerranée. Il y en a tellement. Et puis un jour, partir en Polynésie, aux Iles Marquises. Découvrir toutes les îles du Pacifique et de l'Océan Indien...

Les murs de sa chambre d'adolescente étaient recouverts de posters de bateaux, de voiliers, de paysages paradisiaques... sans oublier l'incontournable Eric Tabarly.

Pour ses dix ans, sa grand-mère qui connaissait sa passion pour la mer et les bateaux, lui a offert un stage sur optimist et c'est là qu'elle a contracté le virus de la

navigation. D'écoles de voile en stages de perfectionnement, elle a tout appris et progressé. A quinze ans, elle s'est engagée comme simple équipière à bord d'un des voiliers du Cercle de Voile de l'Orb de Valras-Plage. Elle y a découvert l'amitié simple et forte de ces hommes et femmes de la mer. En compétition, elle a forgé sa technique. Un ami lui a même un jour, permis de naviguer seule pour voir si elle était capable non seulement de barrer un voilier mais surtout de le ramener à bord port et elle s'en était sortie avec brio. Elle n'est resté que quatre ans au club de Valras puis, lorsqu'elle est partie habiter au Grau d'Agde, elle est entrée au Club de Voile du Cap d'Agde. De simple équipière, elle est devenue un skipper reconnue et respectée par ses pairs.

Son atout majeur en compétition est sa vivacité dans les manœuvres. D'instinct, elle sait à quel moment anticiper un virement de bord sans avoir à attendre les ordres du barreur. En cas de besoin, elle change les voiles à une vitesse surprenante. Méthodique et organisée, elle n'a jamais besoin de les chercher, chaque voile, chaque pièce du bateau est toujours à la même place, et en régate, toujours à portée de mains. Menue et intrépide, elle peut se faufiler entre les drisses, les écoutes et les haubans pour aller décoincer une voile ou une drisse qui se coince en cours de manœuvre. Même et surtout dans les compétitions en solitaire, elle est très vive.

Quelques compétitions comme simple équipière ou en solitaire et sa réputation est vite sortie des limites d'Agde et même de l'Hérault, ce qui lui vaut l'honneur de temps en temps, de naviguer avec des navigateurs d'un autre Club près de Montpellier qui participent à des

courses prestigieuses comme les célèbres transatlantiques qu'elle aussi rêve de faire au moins une fois dans sa vie.

Rien d'autre que la mer ne l'intéressant, elle a voulu vivre de sa passion. Elle a bûché, obtenu les diplômes lui permettant d'enseigner et d'encadrer des stages de voile et maintenant, elle est instructeur d'état dans un centre de voile du Cap d'Agde.

De temps en temps, mais pas suffisamment souvent à son goût, elle fait du convoyage. Ca, c'est ce qu'elle préfère... aller livrer des voiliers de luxe aux Antilles. Des voiliers d'un prix inestimable, sentant bon le neuf, aux chromes étincelants, dotés des équipements du dernier cri. Elle se prend pour le propriétaire du voilier et adore se prélasser sur les moelleux coussins des banquettes du carré, de faire bronzer, nue sur le pont pendant que le voilier navigue au pilote automatique. Malgré son désir de tester le bateau, elle n'a bien entendu pas le droit de le mettre en position de compétition, ce serait faire courir un risque au bâtiment et elle se doit de le livrer comme neuf.

Dans ce monde un peu macho des marins et des navigateurs, elle ne craint pas de donner de temps en temps des coups de gueule pour se faire respecter et que ces messieurs ne tentent pas d'empiéter sur son territoire.

Non, vraiment, elle ne demande rien d'autre à la vie pour être heureuse.